

Marguerite Burnat-Provins

VOUS



1919

POUR L'ÊTRE

SANS VISAGE

“Il faut m’écrire, mon Amie”.

Vous voulez donc, mon Ami, que je vous adresse mes lettres qui n’en sont pas, que je vous envoie mes pensées, mes contes, mes poèmes, tout ce qui vient au jour le jour et qui reste emmêlé comme les fils de ma corbeille ?

Prenez.

Jeudi 21 Mars 1918.

Le jour de l'attente est passé.

La porte refermée sur le dernier sourire, c'est l'absence, l'abîme en quelques secondes creusé.

Il ne reste que la mémoire, ce qui retourne dans les instants ; mais en avant, la nuit sans crépuscule tombe, aucune antenne n'y peut plonger.

L'air s'était animé d'une présence, une musique humaine y flottait, il semblait que les choses elles-mêmes fussent attentives à retenir pour mieux s'imprégner et me rendre le palpitant souvenir.

Ce qui entrait, ce n'était pas seulement le premier soleil du printemps, j'ai cru que c'était l'été, le dispensateur des plus longues journées où paraît se ralentir le galop du temps, où chaque seconde recueille un viatique en prévision de la saison noire et blanche qui nous demande tant.

L'heure est évanouie, la forme disparue. Comme dans une contrée déboisée, un grand espace s'est élargi autour de mon cœur rempli jusqu'au bord de tristesse.

Il se tient immobile au milieu de sa solitude, il a peur que le moindre frisson le penche et fasse déborder la nappe amère.

Alors moi, qui ne suis qu'une femme, je me mettrais à pleurer comme une femme, tout simplement.

Et vous penseriez que c'est lâche.

Mais, tout les yeux du monde ont pleuré, ils sont une source merveilleuse.

Pourquoi l'empêcher de couler ? Les vraies larmes sont toujours pures comme le serait le sang des lys.

Vendredi 22 Mars.

Il n'y a plus de joie et cependant quelle fête ce matin s'encadre dans la fenêtre, toutes ces branches portant à bras tendus leurs bourgeons ! Fête des marronniers où des milliers de lampes minuscules, touchées par le premier rayon, s'allument.

Les rameaux s'avancent pour me prendre aux murs qui me tiennent et n'ont pas le droit de resserrer ma vie. Mes yeux les sentent frais et rugueux doucement, ils ont la noire patine des suies, mais leur vie éclate, vermeille. Rappelée du sol, elle est montée, la voilà qui paraît, réveillant l'arbre, suivant le sûr chemin, comme la flamme déliée jaillit du bronze d'un flambeau.

Et je suis seule à regarder brûler, brûler déjà, car chaque seconde consume et la force qui s'exalte est la force qui périt.

Comme des êtres pauvres, dévêtus, et soudain enrichis, ils prennent au soleil une place plus grande, la beauté les rend fiers et les ramiers, qui viennent nicher là, disent tout leur espoir des feuilles et de l'ombre prochaine.

Dans le matin s'égrènent des colliers de roucoulements. Comme il est émouvant le chant de l'oiseau dont toute l'émotion est fixée dans une phrase, qui ne peut pas dire autre chose, ni autrement.

Cette indigence même rend sa voix plus fidèle, à coup sûr on la reconnaît.

Celle-ci ne sait qu'une amoureuse complainte qui exprime plus que l'humble tendresse d'un tout petit. Le rythme voluptueux enferme la souple cadence par quoi je traduis ce murmure à la courbe prenante, ce murmure qui entraîne l'âme sur une mer aux vagues caressantes, où la tempête ne viendra jamais.

Et vous êtes, Vous, dans la tempête, et vous n'entendez point l'appel du ramier.

Mais, en fermant les yeux, vous reverrez une silhouette inclinée et la fenêtre et l'arbre, et vous entendrez.

Samedi 23 Mars.

Vers deux heures et demie, le noir, l'insomnie :

Dans la nuit printanière le fantôme de la rose se balance. Elle a dépouillé ses soies blanches tramées d'or, sa frêle chair odorante, ses tuniques trempées de sang ; elle est bleue, argentée, pénétrée d'une innocente rêverie. C'est la rose délivrée du poids des jours, celle qui peut revivre à chacun des minuits pendant les mois de la douceur.

Par les allées vides, dans son décor de silence, je vais la retrouver. Elle allonge vers moi sa tige-fée qui la conduit jusqu'à mon âme ouverte pour recevoir tout son bienfait.

« Rose désincarnée, pur esprit du printemps, tes pétales, qui sont des ailes, au souffle de mes lèvres, ont vibré tendrement.

« Tu as laissé tomber tes royaux vêtements, princesse des ténèbres et reine de nos songes, te voici nue et pure et la lune en extase regarde l'astre des jardins.

« Je connaîtrai ce soir tous tes secrets.

« Tu me diras pourquoi, ô rose-sortilège, un charme prend le front qui s'est penché vers toi, pourquoi mes yeux se donnent et ma bouche et mon être quand tu parais ?

« Pourquoi tu n'es pas fleur, mais déesse puissante dont la terre a chanté la vie trop éphémère, dont les temps ont bercé l'agonie capiteuse et qui renais toujours, prodigue de beauté, rose morte, jamais fanée.

« Tu me diras pourquoi l'amour t'envoie armée de l'immobile dard, cruel autant que la flèche qui vole ?

« Pourquoi la tombe aussi a besoin de ta joie ?

« Toutes nos heures te réclament, le berceau et l'hymen, la mort, la volupté.

« Dis-moi qu'ils étaient doux les cheveux d'Aphrodite, lorsque tu succombais dans cette mousse d'or.

« Répète-moi les chants dont s'animaient les temples où ses fidèles l'imploraient ? »

Voici que l'âme de la rose se souvient et que revient une lointaine psalmodie :

« C'est elle, c'est elle, l'immortelle, qui glissa dans mon cœur l'or blond de ses cheveux.

« C'est elle qui, m'ayant serrée sur sa poitrine, me fit don de sa chair aux nuances divines.

« J'ai le sang qui vivait dans ses fières oreilles, la blancheur de l'écume en draperie neigeuse aux pieds du corps naissant, et le matin me rend l'ineffable relique, une larme qu'un soir lui fit verser l'amour.

« Elle est là. Or, depuis l'origine du monde, la guirlande innombrable se déroule en ses mains. Les roses sont ses filles, il faut que les cœurs viennent se plonger dans leur sein et que les bras se tendent et que les yeux se lèvent, pour le culte éternel de l'éternelle reine des humains.

« Ne cherche pas... Même sur le tombeau qui cache la poussière, c'est de l'amour encore qui s'épanche et pénètre la pierre où brûle mon parfum.

« À travers moi l'Amour hante et rejoint la Mort, Lui plus fort qu'Elle ! »

Est-ce toute la nuit qui parle de mystère, ne suis-je plus qu'esprit tendu pour l'écouter ?

Rien ne pèse à mes bras et l'éternité passe à travers mes doigts allégés.

Penchée sur la fleur diaphane, je répète très lentement : « Lui plus fort qu'Elle ».

Le bleu fantôme de la rose, mon Ombre chère, vous avait-il donc attirée ?

Dans le jardin obscur que son âme domine, une forme a tremblé.

Samedi 23 Mars.

Je regarde l'asti qui mousse dans les coupes et le pollen d'Avril vaporisé dans l'air... Décor de soie et de bois sombres, de jarres africaines, de robes de brocart, décor d'argent, de porcelaines fines, de livres gainés de cuir lisse et de cadres anciens où des horizons fuient.

Le mur est bleu comme la mer ; les yeux clos, dans un bercement de navire, j'écoute Schumann et des vers.

Cette voix de femme, c'est un jet d'eau parmi les masses glauques d'un parc épaissi tout à coup. La fraîche forteresse des frondaisons m'enferme avec cette "Chanson triste" et un coin de ciel vert, opale immense... La nuit commençante en son milieu sertit un diamant : Vénus.

Le mur est bleu comme la mer et mon âme s'embarque... quelqu'un a dit : Le port !

Une autre âme se plaint d'exil, elle erre le long du canal de Mardyck, là-bas, dans mon pays blessé. Il est cinq heures et les toits rouges sont des toits de sang, qui coulent dans l'eau pieuse les bénissant. Car l'eau toujours fut douce aux beaux fronts de martyrs.

... Une âme qui se plaint d'exil et qui regarde les quais morts et la place que rien ne marque sur les lames mobiles, la place que seul voit son désir du long sillage et des partances et du silence de sept heures d'Été, contre le cœur qui bat sourdement dans les flots.

... Le port où nous prendrait la câline sirène qui mène loin, voir des pays où les oranges sont aux branches et les bois de senteur debout dans les forêts ; où sont les perroquets en prismes, les lyres, et l'ambre aux plumes des paradisiers.

... Voir les pays où le soleil porte un autre visage et d'autres jeux, où la lumière passionnée tremble tout le long des jours, où la pure atmosphère fait plus étincelant le diadème au front des somptueuses nuits.

... Le port où nous prendrait l'oubli qui mène loin !

Mais qui donc enserre ma taille, pourquoi ai-je dit :
Nous ?

C'est que, sur le quai vide, au pays des toits rouges, en face de la mer où s'isolait mon rêve, il n'y avait que Vous.

Dimanche 24 Mars.

Vous ai-je dit qu'au musée du Caire j'ai vu la tête inoubliable d'une femme. C'est, non loin d'Hathor aux beaux yeux, coiffée de lotus retombants, haut contre la muraille, un marbre animé d'une sève mélangée d'or. Un marbre ?... Une chair royale, pâle de l'ombre des palais.

Le corps n'est plus, mais la tête, enlevée par d'invisibles ailes, plane et domine de toute sa beauté. Son sourire défie l'hommage du poète.

C'est une femme, une princesse dont j'ai su le nom, rapide et léger comme votre baiser, une princesse qui se penche pour répandre son charme, pour fasciner, qui se penche pour aimer.

Ô privilège de la grâce, ô mystère de la vision qui nous permet de la capter, de l'emporter !

Sous un ciel d'argent ? Non, dans l'azur foncé de mon âme orientale où je la vois. Le klaft voile à demi son front, ses yeux si longs débordent de tendresse, elle n'a pas vingt ans et toute la finesse aiguisée par des milliers d'années est là, sur le prestigieux visage qui dit la jeunesse sans fin de l'éternité.

Quand je m'incline sur ma mémoire pour y chercher les heures bienheureuses qui furent toutes à la pureté, c'est elle qui m'apparaît d'abord, elle, la souveraine mutilée.

Mais, je ne refais pas les bras et le corps mince et les pieds ciselés, le temps seul porte la tête, peut-être jusqu'au fond des siècles captivés.

J'ai cru ne plus pouvoir quitter la place où je l'adorais, dans le musée devenu sanctuaire.

Elle seule était là et m'appelait. Un rayon poli comme un glaive semblait avoir tranché son cou. Je la voyais si belle que je songeais à un soleil jaloux.

Rhamsès, qui dort non loin de la tête obsédante, l'a-t-il connue ? Et le sculpteur qui prit à la vie ce chef-d'œuvre, est-il devenu fou ?

Dans les ruelles où les splendeurs antiques volent, pulvérisées, marchait-il les yeux égarés d'avoir trop longtemps regardé celle qui, sûrement, régnait au pays des plus hautes merveilles d'où nous vient parfois un présent.

... Je pense maintenant qu'il est devenu fou d'avoir senti, de son âme à ses doigts, couler ce philtre et les dieux furent avisés de lui accorder la démence.

Après tant de lustres couchés dans le désert de soif et de mirages, mon esprit flotte encore autour d'elle, mais ne veut pas savoir.

C'est l'inconnue... comme votre âme.

Votre âme, que deviendrai-je, moi, de l'avoir prise et d'avoir prétendu l'incruster dans le marbre fidèle et dévot d'un poème.

Que deviendrai-je de l'avoir prise ?...

Et c'est le soir où me harcèlent les hantises.

Dimanche dans la nuit.

Le sommeil descendait, mais voici les sirènes et le fracas annonçant l'ennemi, le lourd dragon volant à travers la nuit confiante, au front du Printemps cette injure et la tache sanglante, quand il semblait que la lune avait purifié les brumes au fond d'un grand bassin d'argent.

J'avais regardé longuement la paix revenue baigner les dômes des marronniers et, seuls, les immenses bouquets émergeaient, comme préparés dans des cuves pour un jour de solennité.

J'avais prié les dieux qui devaient bien m'entendre, car le silence était grand tout à coup, et cette illusion qui soulevait, mon âme l'emportait très loin, jusqu'à Vous.

Un coq chantait, croyant à l'aube ; mon cœur chantait, croyant que cette nuit captivante était nôtre et que, du cauchemar, plus rien ne subsistait.

Un souffle de terreur les a courbés les lys heureux, grandis en un instant pour encadrer mon rêve, et le canon sacrilège me rappelle que vous êtes là-bas où, peut-être, la lune ne luit pas, là-bas où mon souvenir, peut-être, ne vous suit pas.

Une onde déferlante m'arrive en plein visage : les cloches, les cloches si vivantes que je les sens frapper mon être et le lancer au rythme de leur son.

Les cloches ? Est-ce donc Pâques ? S'en vont-elles à Rome, ont-elles déserté les mystiques maisons ? Vont-elles

au devant d'une allègre Victoire qui pourrait atterrir la nuit,
sous le velum diamanté dont la lueur éclairerait si tendre-
ment son front.

Et la lune dirait : Je te prends au soleil, c'est le triomphe
bleu ; la paix était dans l'ombre et t'attendait. Entre les bras
juvéniles du Printemps, donnez-vous ce baiser qui délivre le
monde...

Oh ! le rêve que je faisais !

Le dernier battement est un soupir à peine.

Il faut laisser dehors Avril et ses trésors et cette nuit ma-
gicienne et Vous.

Mais bras sont froids. J'ai fermé la fenêtre.

Je dois veiller longtemps encore.

Lundi 25 Mars.

Vous m'avez demandé : que faites-vous le soir ?

Ce que je fais le soir ?

Je ramasse ma vie et je regarde longuement mes heures belles, car je ne sais où s'en va demain.

Je prends tout moi dans mes deux mains, et mes colliers d'années et mes chaînes rougies et mes logis et mes chemins. Le bien, le mal, l'amour, l'affre, la haine, il faut que tout y tienne, contre mon sein.

Cela remue, grince et frissonne, griffe et me mord, cela que ne connaît personne et que j'emporte jalousement vers la mort.

Je les sens et je les rattrape les serpents que vous n'aimez pas, et les roses séchées qui paraissent intactes et les caresses en écharpes, qui tournent aux reins noirs des nuits.

Et les ruisseaux des larmes inutiles répandues dans mon ciel pour y former autant d'astres nouveaux.

Ce que je fais le soir ?

Je me dévêts des toiles, de la laine et du mensonge empoussiéré, je secoue mes cheveux, et refais un air libre d'où les paroles sont chassées qui n'étaient pas les filles de ma pensée, d'où la chaleur s'en va qui n'était pas la nôtre dans un bref autrefois, bref comme le rayon qui traverse les yeux quand une persienne a bougé.

Et m'asseyant très bas, à la façon des femmes de ma race, comme le plus bel enfant nouveau-né, je berce le démon du passé.

Il ouvre ses paupières brunes parmi tant de fortunes et c'est lui qui chante pour moi.

Oh ! les soirs amers que ceux-là où votre nom ne revient pas ! Il est absent de la chanson ancienne ; parmi les perles remuées et les rubis de mes bonheurs, n'apparaît pas la suave améthyste où ma mélancolie cherche votre reflet.

Et, berçant toujours, je murmure quand l'enfant se tait :

« Vous ne m'avez point donné un anneau pour mon doigt que je verrais briller, un anneau pour mon bras que j'entendrais tinter.

« Vous ne m'avez point donné une lame à glisser contre ma chair sauvage, une lame à caresser.

« Vous ne m'avez point donné une fleur qui périsse sous un baiser.

« Mais vous m'avez donné ce qui ne s'en va pas et qui lie plus que la bague autour du doigt, plus que l'anneau autour du bras, et qui tue mieux que le poignard au fil sûr : ma douleur, ma pure richesse ».

Ce grand bien-là me vient de Vous.

Mardi 26 Mars.

Je pense aux notes vertes et noires de Grieg, à l'inquiétude de son "Printemps".

Tout est mélancolique comme le toit d'ardoise sous la pluie, je vais partir, la chambre est enfiévrée, le désordre apparaît très-vite et les ferments de l'air battent les murs.

Ainsi tremblaient autrefois, chez mon père, les bengalis effrayés dans la volière. Quand on entrait, la grande cage au fronton doré bruissait, d'éclatantes ailes affolées faisaient résonner le treillage et je regardais les faibles et chaudes poitrines oppressées, comme de souples étuis plaqués de couleurs vives, où quelque funeste génie aurait enfermé un malheur.

Ce qui vole autour de mon front, autour de mon âme, c'est votre souvenir ! Depuis des jours, posé sur l'alfa des rabanes, il avait sommeillé là sans trouble, à cette place où le soleil irise l'heure du repos, à cette place où les images tournent au-dessus de mon masque renversé. Il s'était fondu lentement, dans le parfum d'encens qui rappelle les temples et les autels teints du sang des colombes, et les offrandes attachées au marbre sacré.

Je le respirais comme je vous aurais respiré, Vous, fantôme.

Mais réveillé, surpris dans cette torpeur chère, que je voulais sans pli jusqu'au prochain retour, il se prépare à partir avec moi.

Il sera contre ma poitrine, dans la chambre inconnue qui abritera mon demain plus veuf, plus dépouillé, mon demain étranger, sans tendresse.

Et, dans la promenade à l'aventure, sur le solitaire chemin, et dans le soir et le matin, durant des mois, comme au miroir fidèle d'une fontaine demeure un reflet sédentaire, il demeurera.

Si vous étiez là, Vous, je ne chercherais pas sur vos lèvres un adieu plus ému, ma main retomberait étrangère à la vôtre et mon âme reculerait au plus profond de sa blessure pour s'y cacher, sans que vous puissiez voir, dans cette ombre pourprée, ce qui se meurt.

Je ne veux point pencher, sur mes épaules fermes, la tête où tout le poids d'une autre vie se tient, prêt à faire chavirer le vase clos où repose un dictame.

Et, si je plie le cou un soir trop écrasant, ou ce matin plein d'un vent de Novembre, qui fait mentir la promesse dorée des marronniers, je me redresserai.

Il faut tenir en ce temps de misère et penser que les rivières rouges partent des cœurs troués, que les âmes, dans l'invisible, coulent en torrents serrés, fouettés autour des vivants, cernés comme des îles.

Il faut tenir et s'en aller bien droit, hors de l'habitude quiète, hors de moi-même.

Où ? Là-bas. Sans Vous.

Passy.

Vendredi-Saint.

Des roues qui tournent.

Passé deux heures du matin, une ville de province dormante et verrouillée.

Derrière les façades rigides, on sent des indifférents soudés dans leur tranquillité et qui maugréent parce que nous venons y toucher.

Debout sur le trottoir, auprès d'une mallette impossible à soulever, je ressens tout à coup la totale solitude, j'ai froid, je ne songe pas à marcher.

Un jeune marin passe, m'offre son secours et nous longeons une avenue sans lampes. Les arbres nus sentent l'hiver et la bise accourt de Décembre. Les portes rébarbatives restent fermées ; je me représente tant de lits vides en m'allongeant sur une table pour y méditer avec, en oreiller, la nappe tachée de vin, trois serviettes et un tablier. C'est bien d'être ainsi pour regarder venir, dans la fenêtre trouble, l'énigme du jour, un jour sans gîte pour le soir.

Et je me lève, je marche, je cherche.

... La pluie battante drape la maison du menuisier au fond d'une impasse, maison de bois peinte en rouge, filetée de lignes blanches qui simulent des briques, maison de Norvège, abri d'un Goya. C'est une femme empâtée, qui fut belle et sue la volupté. L'heure n'a rien de provocant, mais les yeux séducteurs, très ouverts, sont prêts cependant à se fermer, les cheveux fauves ont le pli sûr, irrécusable, des nuits

d'antan, la peau satinée semble polie par les caresses et la tête, si souvent penchée, écoute encore l'aveu. Je ne me reposerai point dans la maison de bois, mais tandis que je m'attarde pour écouter la voix, la voix qui s'apparie au regard, à la chaude toison, au corail des oreilles, un autre visage surgit : masque espagnol, entre deux longues boucles d'or, copeaux d'ébène brillant serrés autour d'un front rehaussé d'ocre... Il y a des mandarines en pyramide avec leurs feuilles sur le buffet, il y aura, tout à l'heure, sur la table, un sombrero près de la navaja... Je voudrais m'asseoir là, écrire, peindre, écouter, sur les nerfs tendus des cordes, une musique rouge et jaune, jusqu'au soir où la voix dirait les aventures, les belles aventures et puis tout dormirait.

Mais, c'est la pluie, la boue, des sculptures, des gargouilles, des ruelles et le panorama qui va se tasser sous un tulle bleuâtre, comme si le tulle cachait.

... Une autre porte, un grand vestibule, des narcisses jaunes dans une bouillotte de cuivre et la cuisine entrebâillée montrant un vieux dressoir sculpté, ciré, moëlleux comme une pâtisserie glacée au café.

Mais ce n'est pas la halte encore et je reprends mon chemin. Au coin d'une rue m'attend le bourdon de la cathédrale, comme s'il savait ! J'oublie le froid, l'ondée et le parler d'un asile pieux et la bouchère fraîche comme la viande de l'étal, j'oublie que je n'ai pas de lit. Le bourdon sonne pour des noces... et, dans un char ailé qui se heurte aux nuages, mon âme repart en voyage, d'un autre côté.

J'oublie la ville maussade, et cet homme ivre qui pleurerait parce qu'on lui reprochait d'avoir recueilli un chien, et toutes ces images d'Épinal en couleurs fausses, vues depuis le matin.

Le bourdon sonne pour des noces. Vous savez bien, des noces de cristal, là-haut, par-dessus la tristesse et le destin.

J'écoute, ayant sur les yeux deux mains emprisonnantes, qui ramènent ma vie en dedans, toute mon âme dans le creuset où elle fond et refond sans cesse, deux mains souveraines et tenaces : Vos mains.

Ce soir, un marchand de couronnes mortuaires m'a montré, attachée à un balcon, cette pancarte : Mansarde à louer.

Une femme qui vend de la toile, et qui lisait le journal dans une sèche odeur de lin, n'a pas levé le nez, mais lui fut charitable. J'entre chez un cafetier : la salle de billard, mauve d'une lourde fumée, autour du carré vert, deux étages, une échelle de poules, des trous au toit, un dallage rouge déteint, un tas de pommes de terre, une porte basse, c'est là.

Le vent taquine des morceaux de vitres mal enchâssés dans la charpente, un jeune homme, qui tient une lumière, dit : « Ils balayaient ferme la voie ferrée et jetaient des torpilles "après" les trains ». La patronne prononce : "Amienss".

J'ai pénétré chez moi, le garçon questionne : « Elle en est, cette femme-là ? » Je rouvre : « Non, je suis d'Arras ». — « Ah ! »

Il disparaît, suivi des volutes de sa dernière cigarette.

J'ai deux bougies, une pomme, mon cahier, mon crayon, je voile la lucarne d'un vieil *Excelsior* et, rompue, je m'en dors.

Dimanche de Pâques.

Dans la tabatière s'inscrit un coin du toit couvert d'ardoises du palais de justice, une fenêtre à fronton du XVII^e, deux œils-de-bœuf. Il y a aussi un peu de ciel, des fils télégraphiques, comme si une grosse araignée filait d'un bâtiment à l'autre, et des mitrons de cheminée en terre dorée par le premier soleil.

Au milieu de mon carnet, un brin séché de romarin bleu pâle, couleur de la vague au temps gris : le romarin du cimetière de Trébabu, là-bas, en Bretagne. Mais je ne veux pas voyager ! C'est la mansarde et un dimanche de Pâques pendant l'offensive, Paris est bombardé. Dans une église, à l'heure même où le Christ expirait, la mort est tombée, écrasant la prière qui s'élevait. La main de Dieu s'abat-elle donc sur les bouches pures ? Que comprendre au sort qui nous est fait !

De temps en temps, par la tabatière ouverte, un petit morceau de papier brûlé, un petit duvet sali volent dans la chambre. Je regarde les murs souillés, le plafond en pente, la toilette de fer rouillé et c'est dimanche de Pâques, ce même jour si fêté dans le passé, chez nous.

On avait mis une robe et un chapeau neufs, pour assister à la grand'messe, dans la cathédrale où toute la maîtrise chantait. Il y avait une imposante et pure beauté sous les voûtes aujourd'hui crevées, un élan qui montait droit au ciel.

En entrant, en sortant, je regardais monseigneur Parisis qui priait sans lassitude, le front levé, à genoux dans ses dentelles de marbre. Je les trouvais toujours plus belles, mais la

poussière les avait faites grises, j'aurais voulu les laver et, peut-être, les repasser.

L'office terminé, le quart de midi détendait son arpège dans la gaîne ouvragée du beffroi, on avait faim, le très bon repas allait durer longtemps, en face de l'après-midi de congé. Un crémeux potage au citron, de fines croquettes, un filet au madère, une pièce-montée... Que sais-je ? Toute la maison embaumait comme un comptoir de vanille.

Les bouteilles veloutées de bourgogne attendaient dans leurs paniers d'acier à roues dorées, chars minuscules de Bacchus qui circulaient sur la table, entre les cristaux et le vieil Arras, au décor bleu, sobre et fin.

Ma grand'mère arrivait, coiffée de plumes violettes, un long boa de martre enroulé au cou et tombant jusqu'aux pieds, sur le manteau de faille volanté de Chantilly. Elle riait de nous voir tous, comme au jardin où les plantes poussent, on rit de les voir pousser. Son coup de cloche ne ressemblait pas aux autres : C'est grand'maman ! Et je courais pour l'embrasser, la respirer. Elle sentait bon comme on ne sent plus maintenant, c'était naturel, aristocratique et pénétrant à la fois, quelque chose d'apaisant qui venait de ses coffrets des Îles, de son grand soin de flamande et qui la faisait si fraîche à soixante-dix ans. Je me plongeais, les yeux fermés, dans son mouchoir de dentelle orné d'un grand écusson finement brodé ; je m'imprégnais.

Ma grand'mère est restée dans ma mémoire comme un bouquet.

J'ai connu l'âme ténébreuse de belles fleurs empoisonnées, j'ai aimé d'autres créatures, les années m'ont piétiné le cœur, apportant des êtres, des choses, de singulières et

tristes nouveautés. Jamais je ne l'ai oubliée. Et, toute alourdie de la poussière des routes et moite des blessures reçues en chemin, je suis toujours revenue à son souvenir, comme on revient à un cher logis, abandonné dans une heure de fugue.

Sur le seuil je me purifie, je peux rentrer.

C'est, au milieu de la chambre sereine aux rideaux bien nets, sur une table sans tapis, la gerbe intacte au cœur frais où, blottie, son âme charmante m'attend. Et son âme, jamais ne me fait de reproche, elle a toujours compris, elle comprend.

Si j'avais pu, un soir, revenir du pays d'aventure jusqu'à son fauteuil de cuir vert, m'asseoir à la place perdue, prendre encore ses bonnes mains et lui parler de Vous, elle eût caressé mes cheveux sans attache et mon cœur sans frein, en fredonnant une chanson à elle :

Si vous l'aimez, aimez-le bien.

.....

Il est huit heures du soir, le chapelet noir des corneilles s'enroule à la tour carrée, qui porte deux clochetons ciselés comme des jouets de prince. C'est le quartier privilégié auquel le passé se cramponne, il serre autour de la cathédrale, comme des enfants autour d'une mère qu'il faudra quitter, les maisons plus basses, parce qu'elle est plus haute. C'est le quartier où je sais toujours arriver au moment où les pierres parlent toutes seules. Un hôtel renaissance, aux vitres plombées traversées par le couchant, semble rempli d'une eau teintée de turquoise morte ; il y eut là des collerettes dentées

et de longues traînes onduleuses sur le pavé des corridors...
Il n'y a que les chats et moi.

Dans la rue des Chanoines, une fenêtre rose, la diagonale des mousselines, une lampe invisible, un tableau roussi. Sur l'appui, le coussin posé pour l'hiver n'est pas encore enlevé, de la douceur dans un cadre où le blanc agonise lentement.

J'ai regardé, il me semble qu'il y a là un bonheur et la dernière lueur du dimanche de Pâques s'éteint.

Lundi de Pâques.

Fuir les rues et la place remplie d'uniformes, prendre un coupé, s'en aller.

Une voiture, c'est comme une petite maison qui peut s'arrêter devant le plus beau paysage et rester là. Ce que je vois d'abord : des bâtiments comprimés, des jardins pelés de faubourg, des platanes sous lesquels je crois toujours entendre l'accent du Midi. Sur cette route il y a l'hôtel des Quatre-Vents et le café du Soleil Brillant, grand comme un café de poupées. Mais bientôt c'est la forêt de sapins, un village, des chênes qui voilent à demi l'église. Elle est rousse, trapue, bien assise en plein soleil. J'entre.

Mes doigts trempent résolument dans l'eau bénite et je prie à ma façon, moi qui ne sais plus, qui ne pouvais rien demander.

Je dis : « Je suis ici, dans l'église de Changé. Vous, vous y êtes aussi, il faut m'entendre, il faut avoir pitié, cela ne peut plus durer et, pour votre gloire, cela a trop duré.

« Gardez-les, ceux que j'aime, conservez-les, rendez-nous la France, étouffez l'allemand sous son orgueil et sa férocité ».

Je prie brutalement, toute la douceur que je possédais je l'ai mise en Vous ; je prie aussi pour Vous, mais la supplication devient haletante et je sors.

Plus loin, c'est le portail rouge indien d'une vieille abbaye. Le recueillement s'étale dans l'allée bordée de buis. La

salle capitulaire est encombrée : les carrioles, les brouettes, les faulx, les arrosoirs, tout le rustique outillage me sollicite et mon envie reste là d'une existence paysanne large, vraie, celle qui fut mienne autrefois.

La chapelle, qui menace ruine, s'agenouille lentement sous son étole de lierre, une colombe blanche, nichée dans la verdure forte, ressemble au Saint-Esprit, elle couve. Au-dessus de la porte, l'Agneau Pascal frisé regarde ceux qui entrent et ne portent plus de missels et toutes ces choses et cet oiseau si pur dans la lumière dorée, me semblent une apothéose de la paix.

Au fond du sanctuaire, où la terre battue remplace les dalles, dort la reine Bérangère, toute allongée sur la pierre. Les anglais ont logé là ; l'un d'eux, en son honneur, a enroulé un étroit ruban rose à un pilier. La mince ligne colorée sur la pierre grise, c'est un hommage délicat à la morte illustre et lointaine : un ruban noué par des mains d'homme.

La porte sans méfiance d'une immense cuisine découvre de vieux bahuts, on dut rôtir un bœuf dans la cheminée, les landiers ont des reflets d'eau et, sur le sol, est posé un panier rempli de salades et de coucous.

Rester là, savourer un souper servi sur la lourde table, se retirer dans une chambre où le silence s'est bien conservé, d'où l'on n'aperçoit pas un toit...

Je n'ai pas osé cueillir une branche de giroflée, j'ai salué la plante enflammée et le poirier du japon, paré de mille cocardes en soie cramoisie. À travers les verdure grêles, il y avait la rivière, les vaches, le pressoir.

J'ai murmuré : Adieu... Pas au revoir.

Mercredi 3 Avril.

Après une journée de voyage sous la pluie, j'entre à la brune dans une chambre meublée par Madame Bovary. J'en devrai chasser l'ennui provincial, encuvé comme l'eau pesante et fauve d'un abreuvoir, secouer l'atmosphère où rien d'intelligent n'a jamais palpité. Il y a du plomb dans l'air.

Que faire ? S'engourdir devant un feu de *triques*, voir rapidement où caser mes affaires, travailler. Mon agenda noir est là, mon trésorier. Il s'ouvre au vingt-cinq Septembre, jour de sainte Thècle, un nom que j'aurais voulu porter. Déjà mille petites figures échappées d'entre les pages ont pris possession de l'endroit. L'odeur de l'encens et cela, et je suis vite dans mon domaine. Au sortir de la mansarde, la chambre me paraît grande. J'y vivrai combien de temps ? Je ne sais.

La fenêtre encadre un ormeau illuminé de pousses jaunes, des douves pleines d'arbustes, un porche du XV^e siècle. Un prêtre passe, portant le viatique et précédé de trois sœurs grises de Sainte-Anne.

La lanterne s'éloigne, j'entends crier les corneilles et s'égoutter la pluie, j'entends l'esprit qui m'accompagne dans tous mes voyages me souhaiter bienvenue et courage.

Dans ces logis de rencontre, témoins de tant de jours, je suis transie le premier soir ; il me semble changer de vêtements et rester nue un moment, avant de mettre, sous un autre ciel, un habit nouveau.

Demain, la routine s'infiltrera dans les heures laborieuses. Pareille à moi-même, je me retrouverai penchée sur la feuille où je sème des graines noires dans un champ de craie.

L'ombre de Votre main, parfois, distrait la mienne, le pinceau s'échappe ou la plume et je laisse mourir mes doigts.

Montreuil-Bellay.

Lundi 8 Avril.

J'ai connu dans l'Engadine un enfant qui croyait me faire hommage en effeuillant, devant ma porte, des papillons...

Mes lettres déchirées sont là et les fragments de mots rappellent les nervures encrées sur les ailes livides de l'Apollon.

La vie ardente a bouillonné pour Vous, elle retombe comme Vous le voulez.

Les paroles s'envolaient, duvetées, pour se poser plus doucement sur votre cœur, elles sont mortes comme Vous le voulez.

Vous êtes un enfant qui tue les papillons.

.....

Jamais je n'ai bercé contre mon sein un tout petit que j'aurais adoré, jamais je n'ai connu les nuits anxieuses courbée sur un berceau, jamais je n'ai chanté pour endormir un être qui fût mien et mon cœur porte le deuil blanc.

Je sais que cela n'est pareil à rien d'autre : Voir s'ébaucher un visage et s'allumer un regard sortis du plus profond de soi, écouter battre un cœur faible à qui on a versé son sang, avoir modelé de sa substance une coupe où doivent se mêler deux âmes, deux esprits, deux avenir, deux souvenirs.

Cette merveille de l'amour, je ne l'ai pas contemplée.
L'instinct maternel, qui pleure et qui cherche, adopte les
grands enfants.

Ceux-là veulent des jouets qui coûtent des fortunes, il ne
leur faut pas des billes d'agate, mais des yeux de femme où
tout le ciel luit.

Il ne leur faut pas des pantins de bois, mais des statues
chaudes où l'ardeur circule et qu'ils brisent.

Il ne leur faut pas l'eau de la fontaine, le sable et la boue
pour traîner leurs doigts.

Il leur faut des larmes et la cendre d'heures brûlées dans
l'attente et l'espoir.

Vous êtes un enfant et la vie n'est pas gaie.

Si, dans le labeur brutal qui absorbe votre énergie, se
trouve la minute rare du délassement, chassez de votre seuil
les ailes des papillons morts, reprenez le jouet vivant.

Mercredi 10 Avril.

Nous sommes chaque jour autre chose.

Ce matin je m'éveille différente d'hier. Deux lignes d'une lettre ont suffi pour me faire sentir toute mon enfantine mobilité, deux lignes d'une tendresse égale, fidèle, d'une limpide sincérité.

N'est-il pas étrange, et par trop féminin dans le sens pauvre, de s'obstiner à boire du vinaigre, quand on possède d'opulentes réserves de vin pur. Ne devrais-je pas rester l'impératrice porteuse d'émeraudes qui lève le cratère où vit le phalerne, tandis que l'esclave se contente du froid breuvage acidulé.

Et pourtant, quelle joie je me suis faite d'être docile et pliante devant une souffrance préférée à tous les bonheurs ; jusqu'ici, combien j'ai subi la loi sans sursaut, étouffant la révolte parce que, née femme, je ne veux être qu'une femme.

Mais, le crucifié lui-même, résigné à toutes les angoisses, a détourné la tête de l'éponge trempée de fiel ; mais, dans les jours anciens, l'éthiopienne opprimée a relevé le front pour un instant. Sa tête a pu rouler, tranchée, l'âme avait eu son moment.

La mienne, ce matin, réclame. Elle s'étire, se redresse et s'étonne d'avoir été si longtemps courbée.

Laquelle donc d'entre "mes femmes" traîne les autres enchaînées, laquelle veut passionnément le joug et le rajuste

dès qu'il vient à glisser, laquelle accepte la souffrance et donne la douceur ?

Il faut que je l'appelle et lui parle, pour la connaître mieux enfin.

Elle est venue, belle, grave et sans bijoux, sa marche rythmée est celle des pieds nus qui connaissent les sables. Elle a levé son voile noir : « J'étais, dit-elle, non loin de Myriam là-bas, en Judée, quand il est mort.

« Nous gravissions la montagne où les gouttes rouges traçaient le chemin et j'entendais la mère soupirer. Ses yeux noirs devenaient plus fixes, à mesure que le terme approchait ils grandissaient. Le bois de la croix heurtait chaque pierre et plusieurs fois il est tombé. À peine pouvait-il se relever quand Véronique essuya son visage.

« Beaucoup d'entre nous pleuraient, mais Myriam n'avait point de larmes, sa douleur montait au ciel.

« Elle ne ressemblait plus aux autres femmes et nous avons senti que le grand mystère était là. Un instant elle a serré le bord de son haïk entre ses dents, mais je l'ai vue seule, je crois. Les assistants priaient comme jamais le monde ne priera.

« J'ai fermé les yeux quand ils l'ont élevé au gibet, nous entendions craquer ses membres. Sa figure était si belle, malgré les plaies faites par les épines et les cheveux roux qui pendaient, souillés de sang et de poussière, elle était si belle que j'ai compris tout à coup :

« Il était heureux.

« Heureux d'avoir tout donné.

« Et j'ai fait un vœu à ce moment-là, tout contre Myriam qui tremblait pendant l'agonie, j'ai juré de donner et de pardonner comme lui et d'être, dans le sacrifice, toute tendresse et tout amour.

« Ils perceront mon front, ils perceront mon cœur, mais je tendrai mes mains et mes pieds à la lance.

« Depuis, j'ai dormi sous une pierre au bord du Cédron, mais mon âme errante est entrée en toi.

« Issa s'est détournée du fiel parce que, la neuvième heure approchant, tout était consommé.

« Mais, si tu avais vu comme il penchait la tête, tu ne te révolterais plus ».

Mercredi soir 10 Avril.

C'est celle que j'ai écoutée, sans doute, qui se retourne vers Vous avec des yeux calmes.

J'ai marché longtemps.

En face de moi, un paysage couleur de squelette, une allée dont les arbres sont d'énormes ossements, rangés pour annoncer le palais de la Mort, un sol blafard, des murs décolorés et la nébuleuse verdâtre des ramilles, sans oiseaux, sans bourgeons.

Il semble qu'un malheur effroyable fasse peser ici la fatalité et que, sur ce chemin privé de vie, de funèbres cortèges aient défilé.

« Si tu dépasses le pilier, là-bas, dit l'esprit curieux qui perce l'horizon, jamais tu ne reviendras. Tu seras sur la terre de la malédiction ».

Là s'est effondrée la maison d'une femme maudite, à demi magicienne, qui portait l'enfer dans ses yeux.

Elle connaissait tout : les plantes, les reptiles, les visages du ciel et le chant de la lune, celui que l'on n'entend qu'une fois l'an.

Elle savait la date et l'écoutait à son balcon.

Celui qui la surprit ce soir-là, transportée par la parole harmonieuse, elle le tua et jeta son cadavre dans la rivière qui coule à deux pas.

Mais, il était plein de jeunesse et de beauté et, le voyant livide à tout jamais, la lune qui chantait s'arrêta et, depuis lors, plus jamais ne chanta.

La femme, devenue folle, errait dans ses jardins qui étaient grands ; elle allait, suppliant la lune d'oublier le cri, de reprendre le chant et quand revenait cette nuit, l'unique qui devait être si belle, rien ne pouvait calmer son désespoir, on entendait ses hurlements.

On ne sait pas ce qu'il advint, car les murs étaient hauts, mais un soir et justement ce soir-là, d'un seul coup le château s'effondra dans la brume avec le bruit que fait la foudre écartelant un gros ormeau.

D'une pierre au front, la femme tomba et, la voyant morte, la lune chanta et prit un corps, vers la rivière tendant ses deux bras.

... Le paysage, au fond de mes yeux, flotte dans la buée bleu pâle du réveil.

Si je vais là-bas je trouverai le moulin, les poules, le chien et l'étalon malade qu'on promène.

Il marche très lentement.

L'esprit me dit : cet étalon...

Mais non, laisse-moi revenir sur le vrai chemin de terre. Tu veux donc que j'aille voir dans la rivière si le mort est là ?

Mon Ami, devrais-je vous dire : abandonnez-moi, détachez vos doigts de ma vie ! Non, c'est un courage que je n'ai pas. Restez près de moi et réjouissons-nous de l'innocence d'une prairie en fleur.

Oubliez la réalité pesante et votre but, et l'aride vouloir confiné dans le possible. Venez vous plonger au bain vert teinté de l'espoir du Printemps, ce n'est pas seulement nécessaire, c'est indispensable vraiment.

Je ne peux pas vous sentir toujours dans la rudesse des ordres, des combats, des calculs pour le lendemain, du labeur qui tend vers la mort. C'est le devoir, je sais. Mais, la vérité est ici. Ce sera la courte trêve et puis vous retournerez où je ne vous vois plus.

Regardez ce ruisseau rempli de baïonnettes affilées, une armée s'est arrêtée sous l'eau, ce sont les flambes qui brilleront bientôt comme des enfants du soleil. Alors le ruisseau fera une lisière dorée aux pieds des saules, les libellules attirées y poseront leur long saphir.

Écoutez, la branche d'un orme soupire faiblement, elle dit : Oui, et le verdier répond : Oui.

C'est le mot de passe, en cette saison où s'épanchent tous les dons.

Les saules vont se draper de feuilles : Oui. Les nids vont se cacher et se gonfler de vie : Oui. L'aubépine sera rose et le matin emperlera les grappes du bois-gentil : Oui. Il y aura de la lumière sur les toits et dans le cœur : Oui, et dans les jours une bonté nouvelle.

Que voulez-vous, dit Avril, du bonheur ? Oui.

Que voulez-vous ?

Le sais-je ? Mes années seraient trop courtes pour contenter les désirs de mon âme... Pourquoi m'avez-vous versé tout d'un coup cette liqueur que j'aime dans le gobelet de vermeil où vous avez bu.

Elle est forte et m'enivre vite et, dans la dernière goutte, il y avait : Oui.

J'entends le vol de la première guêpe, près de moi s'agite une tige de lierre, la vie passe à travers mille riens, les dards des flambes me percent et toute ma force s'en va.

Puis-je m'appuyer à votre ombre ?

Mon Ami, ne m'abandonnez pas.

Jeudi 11 Avril.

Je sais bien que c'est en vain que je vous cherche mais n'est-ce pas un bonheur raffiné se complaire dans l'absence, écouter sa propre voix quand elle appelle celui qui ne vient pas.

S'il venait, son pas écraserait le rêve.

En disant : « C'est moi », il chasserait l'autre, celui que j'attends quand même et qui jamais, jamais ne reviendra.

Qui fut-il donc, pour avoir entouré ma vie de liens si puissants et laquelle de ses paroles m'enchanta si profondément ?

Il n'a rien dit. Ce qu'il fut ? Un regard, un seul, un rayon de quelques secondes où se levèrent ensemble la jeunesse et l'amour.

Le jour gris baignait la rue, le perron blanc, le fer forgé où tournaient des rosaces d'un or vieilli, un décor de bronze, de glaces hautes et de marbre froid et le rayon involontaire a passé à travers cela pour m'entrer dans l'âme. Afin de l'éclairer il y demeurera.

Vous pouvez, maintenant, faire le tour du monde, périr et reposer sur un sol étranger, où rien n'aurait un nom.

Dans une église, vous pouvez, au doigt de quelque jeune fille, passer l'anneau et vivre à jamais loin de moi.

Vous pouvez voir grandir des enfants qui auront vos yeux, votre visage et vous pouvez aimer, Vous qui ne m'aimez pas.

Et puis...

Rien ne saurait vous prendre à ma mémoire, ni les mains faibles et candides, ni les bras caressants, ni la terre jalouse qui, dans sa nuit, étreint plus fort... Rien !

L'amour... L'amour c'est autre chose et je n'ai plus besoin de Vous.

Car la vie monotone écrase sous sa roue ce qui fleurit dans l'idéal chemin et le baiser connu perd sa sève et sa flamme et les corps si légers sur les bras paternels deviennent lourds.

Et tout se ternit et se fane.

Mais ce que recueille mon âme ne vieillit point. Elle a su volatiliser ce qui pouvait troubler l'essence et clarifier en consumant. Et l'esprit qui subsiste, ardent et pur, c'est Vous, enchâssé pour toujours au cœur de la minute qui fut un diamant.

Jeudi 11 Avril.

Pour me consoler du présent, ici, il y a le passé accoudé sur les vieux toits, la stabilité apparente, une illusion sereine et quelque chose de figé dans le temps, qui raille doucement l'agitation.

Le lierre, en grands rideaux sans déchirures, témoigne que les ans s'écoulèrent loin de la fièvre, du changement et la travailleuse nature ne fut pas dérangée dans son extraordinaire labeur.

Pour qui et pour quoi peine-t-elle patiente, rude, joyeuse et si cruelle parfois ? Énigmatique et robuste fileuse, qui tend des racines sous terre, charpentière des troncs solides et ciseleuse des rameaux, infatigable lavandière qui rince les pierres, batteuse de grains, semeuse de prairies, complice des mauvais, protectrice des bons, qui regarde d'un œil insensible le travail de la courtilière, laisse périr des couvées et donne des moissons.

Nature, mère des fruits, du pain, du vin, de la cervoise, qui portes l'ouragan dans ton grand tablier, qui portes le soleil et l'amour et la guerre, je ne peux rien comprendre, mais laisse-moi m'agenouiller !

Je ne sais pas prier, j'adore.

Je n'ai rien à te dire, les mots sont si petits ! Je voudrais bien pleurer, mais que te font les larmes, à toi qui retiens l'océan, comme nous, au creux de la main, un peu de la fontaine.

Et cependant, tu m'entends bien, tu es ma seule amie, ma vraie, ma plus grande, ma toute.

J'ai confiance en toi, il fait doux, veille au repos de la cigale. Je me roule en boule et je dors.

Vendredi 12 Avril.

Une semaine déjà passée, dans la chambre en face du château... J'entends des femmes qui lisent des lettres sous l'ormeau, les commentent et les cachent avec le geste soigneux dont on cache l'argent. C'est leur talisman, ce qui vient du soldat, ouvrier de leur insomnie, car elles répètent souvent : Je ne peux plus dormir comme avant.

Je n'ai pas de lettre à relire, mais je ne dors plus. Je ne vis pas avec une banale image posée sur un guéridon, avec des paroles momifiées qui tombent, toujours les mêmes, comme une aumône dans la sébille d'un aveugle.

Je suis aveugle, je ne demande rien et je ne reçois rien. Tout ce que je possède vient de moi. Je suis aveugle et je ne veux pas guérir, ni voir au loin.

Je sens seulement que vous me tendez la coupe noire, d'un émail rigide, où plonge l'anxiété d'un masque amaigri. Je ne discerne pas ce qui la remplit, elle est sans fond, je bois et puis je marche au hasard, en caressant les tresses bleues des nostalgies.

Des gens me demandent : Pourquoi êtes-vous là ?

Quelle conception bizarre de la vie de s'imaginer qu'il faille toujours savoir pourquoi l'on agit. Supprimons le pourquoi, c'était écrit ; je ne laisse aucun fil tendu entre mon âme et la vie que je viens de quitter, je l'oublie. Ici c'est autre chose, mais ce qui est pareil c'est la solitude, l'incurable solitude.

Il m'arrive parfois d'appeler Maman. Mais ils l'ont emmenée en Belgique... Et puis, j'ai été celle qui s'enfuit, elle n'oserait plus me toucher, je suis l'étrangère depuis vingt ans.

Cependant, c'est une force irrésistible à ce moment-là qui s'impose. Parce que j'ai sommeillé en elle, il me semble que l'abri devrait être dans ses bras.

Ne croyez pas qu'il n'est pas de tendresse autour de moi, l'atmosphère en est saturée et je devrais m'appuyer sur tant d'épaules à la fois.

Je ne peux pas : Je sais que ma Mère a maintenant des cheveux blancs depuis la guerre et je voudrais mettre mon front contre ses cheveux blancs.

Vous avez la jeunesse, la jeunesse comme on l'a maintenant, fiévreuse, agitée, sans douceur et c'est toujours une splendeur, mais qui blesse.

Je ne dors plus, une main fanée seule pourrait fermer mes paupières et trouver le geste qui sait apaiser.

J'entends toujours ces femmes qui lisent des lettres et le canon qui parle, ici comme là-bas.

Chimères ! J'ai écrit ce mot élané comme on fait par désœuvrement, quand un instant de la journée se creuse subitement en tranchée large, impossible à franchir. Je me demande : Vais-je rester au bord de ce canal vide, sans pouvoir sauter, parce que le temps se plaît à peser si fort sur mon échine que me voilà paralysée ?

Il est devant moi, cependant, le mot ailé, le mot griffu qui dit la plume longue, le pelage ocellé, l'œil aigu du rapace, le mufle du lion et le bec qui lacère et le vol sans limite et le galop sans fin.



Venez, venez Chimères en immense troupeau, battant le sol et battant l'air, ma place est là sur votre dos, c'est vous qui sauterez et, d'un élan rapide, m'emporterez. Et Vous, blotti et replié, pour un instant petit et sans orgueil, vous serez contre ma poitrine, obéissant, vous regarderez.

Nous partons. Un seul bond nous conduit aux montagnes où les morts étendus reposent sur des tours. La solennelle allure des rochers, le ciel plein de magnificence, le grand vide du paysage où le rêve des cèdres a des milliards de jours, l'absence de chemins dit que je dois m'arrêter et le grand vol magique s'abat.

Et c'est l'ample repos au milieu des chimères.

Les unes, abaissant leurs rémiges, se sont couchées ; elles restent immobiles, les yeux béants, et, dans le cristal vert, de lentes visions se forment et s'effacent.

Reconnaissez-les ces pays où je vivais avant d'être sur terre, affligée de chair et de sang. Voici le haut logis sans portes, par respect pour les soleils passants, pour les lunes voyageuses qui, tous ont pavé de rayons le sol de mes portiques.

Dans la lumière, j'ai marché, pure et légère sans nom, sans amour, sans regrets, sans rien savoir que la beauté qui me fut donnée tout entière.

L'homme n'existait pas, de généreux esprits m'ont apporté sans bruit le bonheur et la paix. Je n'avais pas eu de naissance et, comme un fleuve lent entre des berges blanches, le temps harmonieux coulait.

Penchez-vous plus près, plus près.

Mais déjà ils se sont fermés les yeux de la chimère fatiguée. Une autre veille et vous voyez la mer, la mer qui monte et qui s'avance vers ma retraite inviolée. Le roulement, à l'aube, m'a réveillée dans le hamac de brume où je dormais, le grand peuple des flots qui se courbe et se dresse était là, devant moi, non pas menaçant mais nouveau. Le vent, que

j'ignorais, a caressé ma tête et puis, certain soir, irrité, il m'a révélé la tempête. Pour la première fois, j'ai frissonné, j'ai connu le nuage et mes soleils se sont ternis. Voyez-vous dans les yeux cette vapeur bleuâtre, c'était ainsi.

Et ces yeux-là aussi se sont fermés. Sondez, scrutez, interrogez-les donc les savantes prunelles de la bête dressée, dont les flancs ont frémi. C'est bien la mer encore, c'est bien le ciel, mais l'horizon se ponctue d'un voile et, ce jour-là, devant cet inconnu qui s'en venait à moi, j'ai interrogé mon étoile. La voyez-vous flamber au fond de ces yeux-là ?

La chimère a battu des ailes, elle s'est détournée en me montrant sa sœur, qui tend la tête où vit le lumineux oracle.

La voile donc est près du bord, la barque porte un petit être si surprenant que son audace me laisse muette, parce qu'il rit de mon étonnement.

Il est nu, blond, nacré, avec des mains étroites, des pieds prompts, un corps allongé, souple comme l'algue baignée.

Pourquoi l'ai-je compris, moi qui ne parlais pas ?

Il n'a dit qu'un mot : Viens ! Et voici que la barque nous emporte.

Je n'ai pas fait d'adieux au pays d'innocence, je n'y ai point songé. À peine au large, l'enfant blond a mis ses mains sur mes épaules, il regardait dans mon cœur jusqu'au fond. Ce fut en moi comme une lampe qui s'allumait, comme une flamme révélée, et la chair commença de peser à mon immatérielle forme. Le soir venant, j'ai soupiré pour la première fois et l'on voyait une île à l'horizon.

Laissons cette chimère-là, ses paupières déjà se closent. Celle-ci a des yeux ambrés, ambrés comme le soir qui en-

chantait cette île. La flamme grandissait en moi et le mince corps fier, debout et tourné vers la côte, tendit les bras.

Je n'aperçus d'abord que le feuillage pâle des oliviers et des rosiers couverts de roses. La première que je cueillis me déchira, l'enfant teignit son doigt de la goutte pourprée et, sur ma main, traça un signe simple comme une croix. Dans l'air, une douceur jusqu'alors inconnue se diluait, mon cerveau clair s'emplissait de fumées et je sentis toute la mer gronder en moi.

Et dans mes mains charnelles, je mis mon front brûlant pour la première fois.

Les yeux dorés déjà s'emplissent d'ombre et d'autres s'ouvrent, rayés d'éclairs. Dans cette fièvre, se dessine une image hautaine et sombre, un visage changeant.

C'est l'homme, le voilà !

À ses pieds se cambrait la superbe Chimère aux yeux fascinateurs.

Il parla, je pouvais l'entendre, bientôt son silence même fut éloquent pour moi.

Aux premiers mots se sont dressées les ailes souveraines, le feu double et vivant étincelait et, depuis lors, cette étrange gardienne ne m'a jamais quittée.

Elle vient quand j'appelle, elle amène avec elle des hordes magnifiques et nous allons.

Hélas ! elles sont mortes celles dont j'ai vidé le si profond regard ! La montagne étale son ombre, les vautours déchirent les morts. En est-il une encore qui nous tende l'échine ? Il nous faut retourner là-bas.

Dans l'aube bleuisante, l'énigme s'est levée, elle a pris son essor.

Je vous repose là, au champ d'indifférence. Oubliez.



Samedi 13 Avril.

Il fait gris, sourdement gris, mon Ami, et je pense aujourd'hui que vivre c'est attendre toujours la plus belle journée.

Quelle force insensée et funeste que l'espérance ! Celui qui forgea la douleur savait bien ce qu'il faisait en lui créant toujours, sur le chemin, une raison pour qu'elle avance, en lui tendant l'appât d'un plus clair lendemain, de la halte réparatrice à l'abri des poussières et de l'aridité.

Sur les pentes du Liban sont ainsi des hôtelleries : Une treille, un bassin qui conserve l'eau fraîche, des plats de fruits. La montée, dure sous le soleil, se coupe là, puis on repart.

... Voici un jour semblable à une hôtellerie... Sur une route sans pitié, un seul moment, s'arrêter ! Mais l'hôte dit : « Ici vous ne pouvez passer la nuit, allez plus loin ».

Et l'on repart. Le bras toujours tendu montre un là-bas qui doit être meilleur, le pèlerin leurré le croit.

Moi j'ai pensé : « Ô toi longue Espérance, ô femme en vert aux ceintures de lin, toi qui regardes toujours au loin et chantes, n'es-tu pas vraiment la plus méchante de celles que l'on peut rencontrer en chemin ?

Ton jeu est cruel, inutile, tu promets ce que tu n'as pas et celui que ton assurance soutient, tu sais si bien qu'il tombera.

Il ne tombera pas aux portes de la ville, ni le long des haies de bambous, il ne tombera pas où serpente la vigne, ni sous le mûrier bas ou le figuier tordu.

Il ira bien plus haut, après le dernier sifflement de l'oiseau, après le dernier jet de branches, sur le roc rouge d'un incendie sans fin où ta duplicité l'attire.

Aux lacets du sentier ayant laissé sa force, parvenu au sommet comme en un Golgotha, où l'herbe ne croît plus pour sa dernière couche, tout seul et nu, il restera.

Et toi, ô femme en vert, marcheuse infatigable, redescendant d'un bond des hauteurs de la mort, tu t'en iras chercher un autre voyageur et tu le mèneras où l'illusion s'endort, sans avoir pu sourire à la belle journée.

Tu ne donnes que l'ombre à qui veut la clarté et que le désespoir à qui voulait l'amour, les paradis perdus tu ne nous les rends pas.

Et tu manges la vie, tout comme la panthère dévore les paons lumineux.

Tu mens, tu mentiras, car tu es éternelle et je m'arrête ici.

Je te renie. La nuit n'en sera que plus pure. Sans toi, du moins, elle ne trompe pas.

Dimanche 14 Avril.

La diversité de nos heures est un prodigieux bienfait. Elles déposent à nos pieds les fardeaux de leurs caravanes et chaque jour s'emplit de ce qui vient des quatre coins de l'univers.

Semble-t-il que je sois sur tel chemin, aux fossés du château, au bord de la rivière, ce n'est qu'apparence.

En réalité, je me perds à travers les monceaux de présents multiformes aux innombrables couleurs et je ne veux pas partager mes richesses, non je ne le veux pas.

Les uns réclament du pain et du vin pour vivre, d'autres empilent des billets, d'autres courent de ville en ville pour vendre et pour acheter ; je reste dans le cadre étroit de l'heure qui compte ce qu'elle me dérobe, mais jamais ce qu'elle me donne. Pour soixante minutes reprises par le temps, voici des trésors, car les rêves sont faits de pierreries, d'or et de soies précieuses et de voiles sans prix. La jungle m'envoie son ivoire pour y sculpter les contes des cent mille féeries, ses fourrures pour alanguir la fantaisie de mon repos et ses griffes courbées pour l'instant où j'aimerai sentir leur féroce caresse.

La mer m'envoie ses perles, ses conques où tu chantes, Aphrodite aux flancs ruisselants, et des coraux plus altiers que des chênes où perchent les légions bigarrées des oiseaux.

Et la forêt m'envoie des gommes et des myrrhes, qui brûleront autour des soirs,

et les champs m'envoient des tuniques du lin le plus assoupli,

et le cœur si noir de la terre et le mystère des montagnes se vident de leurs gemmes entre mes mains.

Je n'ai jamais assez. Les porteurs, à la file, s'avancent et s'en vont sans retour et sur les bâts brodés, la nature m'envoie son éternelle force, à travers un désert.

Car, je ne peux pas croire à ce qui vient des hommes, à ce qui passe aux trottoirs des cités où tout est faux.

Ce que portent mes caravanes est pris aux sources pures et tout est vrai.

C'est bien la matière native dans son éclat, c'est bien l'apport rare et précieux, ce que m'avait promis la mère en qui seule je me complais.

Certes, durant des lieues de plaines, j'ai déroulé des mousselines noires trouvées parmi les tapis rutilants. Elles m'ont enveloppée de leurs très-fines trames, je voyais encore au travers l'horizon endeuillé jusqu'où devait aller ma peine, mais j'ai vêtu aussi des mlahfas enflammées et j'ai ceint des turbans qui portaient le soleil, mes mains ont plié sous des bagues aux rayonnements inconnus.

Grâce à ce que m'apportaient les caravanes, j'ai vécu.

Suis-je satisfaite ? Non.

Car j'ai voulu bien moins ! Cela c'était plus difficile à obtenir du sort.

Si vous m'aviez donné la fleur la plus débile, la plus terne, trouvée sur le sol où l'on meurt et qu'elle fût venue

blessée, fanée, j'aurais cru recevoir tous les jardins du monde en un bouquet.

J'aurais dit : « Sur la terre qui boit et boit la sève rouge, il s'est penché et ce n'est pas sa main qui a cueilli, mais sa pensée ».

Et cette chose grêle et presque morte et qui mourra vraiment demain, c'eût été pour mon âme toute la vie tragique des grands chemins où vous allez vers des fins que j'ignore, dans le terrible et l'incertain.

Et j'aurais dit à la messagère fantôme qui aurait connu ce lointain : « Tu entendais son pas, il t'a prise en ses doigts, par lui tu fus brisée... Sais-tu que je t'envie, car si je suis inclinée comme toi, c'est de n'être jamais là-bas ».

Si vous m'aviez donné la plus fragile chose gardée superstitieusement, j'aurais dédaigné mes convois, venus des contrées magnifiques et j'aurais pu voir s'enfoncer les opulentes caravanes dans le sentier d'oubli, en pensant : Je suis riche, trop riche maintenant.

Que vous avez bien fait de laisser chaque fleur s'étioler sur sa tige, là où elle était née, de m'avoir épargné un plaisir trop pareil à un plaisir d'enfant.

Car, il faut aujourd'hui que je marche et je cherche. J'ai faim comme un Thibet rocheux, j'ai soif comme un Sahel rongé par la lumière et je possède, grâce à Vous, ce que ne m'enverront ni la mer, ni la jungle, ni la forêt, ce qu'ignorent les champs et le cœur de la terre : Un désir.

Mardi 16 Avril.

Tandis qu'on faisait de la musique. Vous étiez là. Une voix de femme, haute et jeune, chantait Grisélidis : Je suis l'oiseau...

Chaque fois que le cœur veut exprimer sa peine ou sa tendresse il faut qu'il emprunte des ailes, c'est l'aspiration de la lourdeur humaine : s'envoler.

S'envoler, laisser toute entrave et n'avoir plus à l'âme le moindre vêtement, vivre un moment dans cette vérité, qui doit redevenir légère quand menace l'écrasement.

Et nous, qui sommes faits pour les maisons de pierre, qui n'avons point le nid, l'arbre et le vent, et la nuit toute nue et le soleil sur la rivière, et le pouvoir de fuir plus haut, quand la frayeur nous prend, nous chantons pour le croire : « Je suis l'oiseau ». Et, dans la brise musicale, nous élançons.

Notes tremblantes comme les feuilles, notes trempées de jour et de fiel et de sang, notes sœurs des rayons et filles des ténèbres qui filez l'illusion du chant, votre vie qui s'éveille et s'affirme et s'aggrave me fait si mal que je voudrais glisser tout d'un coup dans la mort, au linceul de votre harmonie.

Quel délire ancien vous invoqua, génies qui pouvez dire nos douleurs, la passion et la candeur et l'héroïsme et la folie ?

Vous êtes la pitié de notre tourmenteur et le refuge aimé où les heures à l'agonie reprennent la joie, le vouloir. Vous

avez des gaîtés, peut-être, jamais pour moi, et la musique c'est celle dont j'ai peur !

Vous étiez là, plus près, je mêlais mes deux craintes, n'ai-je donc plus de bonheur à souffrir ? Ce n'était pas le son que j'écoutais, ce n'était pas celui-là, mais un autre sur une parole isolée, dans cette vie qui se transpose pour rejoindre le souvenir.

Et si je suis l'oiseau, que ce soit pour l'espace qui tend son piège au migrateur, que ce soit pour voler, muette et fascinée, par-dessus de longs océans, que ce soit pour vous fuir, mon unique pensée, et pour tomber un soir, brûlée, d'avoir voulu connaître l'équateur.

Mercredi 17 Avril.

Une femme, qui sait de quoi se fait la peine, pense tout haut : « Comme vous dites : Mon Ami ! Ce n'est pas comme une autre, c'est si poignant ! »

Ce ne sont plus deux mots, ce sont deux larmes et, quand ma voix blessée les prononce, je sens que l'on entend couler ma vie en allée, comme s'en va le sang de l'entaille rougie.

Ce ne sont plus deux mots, mais un glas dans la tour où veille mon inquiétude.

L'horizon est fermé ; au pays du silence, je ne peux jamais parvenir, je sens que l'airain étouffé oscille et se lamente en moi.

Ce ne sont plus deux mots, c'est le lien étroit, aux soyeuses volutes, qui s'enroulent autour de ma volonté, comme le ruban au pilier, près de reine Bérengère. Ce ne sont plus deux mots, mais des pétales en velours, couleur d'acajou, comme les fleurs de mon aimée la giroflée, un miracle de senteur fine et de douceur voilée, douceur traîtresse de ces mots où se replie ma pensée, obstinée à revenir vers tout ce qui meurtrit.

Votre douceur, à Vous, c'est la gaze du matin sur la ronce déchirante qui longe mon chemin. C'est tout et parfois ce n'est rien, c'est la famine ou l'abondance, au gré d'un caprice fugace, plus impérieux que le caprice féminin.

Et je ne peux pas croire que vous ne sachiez pas, Vous
qui mettez une coquetterie à vous ganter de fer ! Sentant le
frein, je pourrais me cabrer, tenter de faire la méchante...

C'est bien plus dur et bien plus doux de vous aimer.

Jeudi 18 Avril.

Ce soir, mon Ami, il fait froid, très-froid. L'automne, égaré dans sa voie, est revenu. Octobre est là, les noyers nus sont gravés sur la coupole d'acier, comme aux jours brefs de la misère. Les feuilles demeurent craintives et je m'en vais au cimetière où n'entre aucun passant, car il me faut la plus grande tristesse, pour être à l'unisson de ce jour finissant.

L'enclos solitaire est gardé par de nombreux cyprès qui, de loin, semblent des plumes noires d'aigles géants, près des tertres, plantés par de grands enfants, chercheurs inconscients de symboles.

La porte grince un peu, comme grincent les branches faibles et puis c'est le silence... et, passant sur ce silence-là, le vent change sa gamme, il touche un sol gonflé d'un énorme mystère, il traîne un crêpe entre les pierres solennelles couchées sur les yeux fermés, sur les yeux grands ouverts des trépassés anciens, de ceux d'hier. Il se fait berceur pour endormir plus profond ce qui jamais ne doit se réveiller, même dans le regard dilaté des orbites où reste une question que rien ne résoudra.

Les fleurs sont rares, il n'y a point de bâtisseurs de nids ; par-dessus le mur dans la vigne j'entends le travail du fossier. La vie est là, très-près, très-loin ; combien elle paraît inutile et chétive !

Ici, plus de labeur : des membres étendus, des doigts trop délicats pour jamais plus saisir les choses d'ici-bas. Ici, plus de douleur, des poitrines inhabitées, cages bombées d'où l'oiseau rouge et fou, le cœur, s'est échappé. Ici, plus de

paroles, les langues en vapeur se sont évanouies. Ici, la fin des pas.

Seul, le temps alourdi circule un peu parfois pour décapiter les statues, saper les croix, effiloche les ornements de perles, faire comprendre que, comme partout ailleurs, il agit là. Mais, pour eux, c'est fini, il ne les touche pas. Sur le mur malade, trois lettres ombrées qui rassurent, qui disent que tout est tranquille aujourd'hui et demain le sera : PAX... Vocabulaire serein, pourvu de larges ailes qui couvrent et apaisent tout.

J'ai flâné comme on nage, plongée dans l'uniforme mélancolie, et l'atmosphère grise, violette, ne heurtait point le songe dans mes yeux. Mais, sur la terre monotone, sans tige et posé, un grand camélia brûlant, ensanglanté, un camélia pareil à la guerre les soirs de râles, d'incendie, pareil au flot qui vide nos adolescents des grands espoirs et des amours de leurs vingt ans.

Ma tête est retombée plus bas, j'ai serré les mains en songeant que la jeunesse fut fauchée trop près de Vous et la chère mémoire qui veille en votre cœur veillait en moi.

Tout est devenu vague, je ne sais pas, je ne sais rien. Pourtant, pieusement, je garde un enfant mort allongé sur mes bras et je pleure un aimé que je ne connais pas.

Les disparus sont miens, la rumeur cruelle de la vie peut couvrir bien souvent la dernière parole, mais cette rumeur je la fuis et l'écoute dans l'au-delà.

Si le fracas de l'ample tragédie vient troubler dans vos jours le noble souvenir, pensez parfois qu'un cœur lointain, pour ce culte secret, a fait un sanctuaire, et que là tout vénère et se tait.

J'ai songé ardemment que la flamme abattue avait jeté le plus pur des éclats, et qu'un baiser mortel sur un front plein de rêve, c'était peut-être un geste maternel.

Le vent morne a séché la larme sur ma joue et je me retirais lorsque j'ai vu surgir du sol, comme ressuscitée, une main de femme, une main de verre, mate et bleue, d'un bleu très-fin, qui tendait une corne de même azur et mendiait des fleurs. Des pétales de roses séchés, d'une vie discrète et fragile, teintaient le poignet. Le geste, c'était le désir, l'instinctif élan vers la fastueuse abondance d'un printemps couronné.

Mais le vase était vide, un souffle dur seul y tournait et je m'en suis allée.

La porte a grincé faiblement.

Cimetière de Montreuil-Bellay.

Vendredi 19 Avril.

La pendule sonne comme une église, elle marque religieusement, d'un timbre sombre, les heures de la séparation. Elle scande ma vie, dont vous avez su faire une psalmodie.

Malgré que les notes souvent tombent comme des larmes, il faut que la chaude harmonie se soutienne et que le rythme fier ne fléchisse jamais sous l'oppression de votre indifférence.

Dans la chambre où je vis, malgré les tortures du moment, pourrait s'ébattre un enthousiasme rayonnant ; entre ces quatre murs étrangers devrait s'épanouir le bonheur le plus subtil, qui n'a plus souci de l'absence, parce qu'il sait. Il a supprimé la chair, la distance, le regret puéril et le banal désir ; il vit, pareil au feu qui dégage l'arôme et se teinte de reflets d'âme, comme un arc-en-ciel.

Jamais il ne réclame, jamais ne se dérobe. La solitude est comblée de douceur, la présence la plus aiguë c'est celle de l'esprit et du vouloir aimant, celle de la pensée fidèle et reposée, comme une eau plane étalée dans le temps où toujours sourit une image.

La pendule pourrait sonner des heures par centaines, sans que le spleen vienne gratter à la porte, sans que je sente brusquement cette chute du cœur dans un caveau vide et sourd où périt la lumière.

Et, pour lancer ainsi une roue d'or, qui porte et ne peut écraser, il suffirait d'une parole, celle qui vient par-dessus les

campagnes, du fond de cet enfer où travaille la mort, celle qui nargue le canon, celle qui met dans l'univers la vibration la plus forte, accomplit le miracle et force le destin.

Gardez-la bien surtout entre vos dents serrées, ne dites rien. Seriez-vous mon Ami, si vous vouliez m'épargner la souffrance qui chante mieux que le plaisir ?

Que votre âme musicienne écoute donc et se souviennne.

Vous ne serez jamais celui qu'un instant de loisir accoude au clavecin, je resterai la plus lointaine, celle qui ne veut pas venir et dont la mémoire furtive dessine à peine un contour brumeux dans un jour d'hiver où, comme un perce-neige, apparut la tendresse.

Comme elle eut froid ! Ne tendez pas les mains, gardez ce geste pour une femme qui pourra rester près de vous, sans aucun besoin de comprendre, sans aucun risque de souffrir.

La pendule machinale sonnera des milliers d'heures, la route peut être longue, le chant s'affaiblira jusqu'au grave soupir qui se déchaîne.

Ma vie alors se taira, longtemps sans doute avant la vôtre.

Vous aimez le silence, il sera sans fond celui-là.

Ainsi faut-il que tout s'accomplisse, selon la loi écrite au livre où nous ne pouvons lire ni vous ni moi.

Mais, pour ceux qui devront entendre, encore un peu, le balancier têtue et la plainte sonore, il y aura des mots sin-

cères, douloureux, qui rediront ce que fut le passage, tandis que nous allions chacun sur notre rive, vers l'inconnu.

Et les mots contiennent les âmes.

Quand vous n'entendrez plus, d'autres écouteront.

La pendule sonne.

Vendredi 19 Avril.

Pourquoi je vous écris chaque jour ?

Pour mettre mes pensées où je veux qu'elles soient.

Vous m'avez dit qu'elles étaient votre joie ?... Bizarre joie, qui se nourrit de ma tristesse, bizarre joie qui, sans jamais se définir, dit si rarement : Je suis là.

Ici, je marche à travers les vestiges du temps passé : Il y a un château, des manoirs, des tourelles, des ponts, des souterrains. Des pierres se détachent, les pervenches s'installent, le lierre étreint le souvenir. Dans les recoins noirs, le pied glisse, je me retrouve au jour, je sais où je vais, d'où je viens.

Tous ces détours, c'est bien moins compliqué qu'un cœur d'homme, moins sombre, moins inquiétant.

Vous êtes ma pensée très chère et plus murée que l'ouverture des galeries qui cheminent, sous les moissons, jusqu'à la ville profilée à l'horizon par le beau temps. Si la pioche frappait, un flambeau à la main, je pourrais m'avancer dans le couloir, je pressens ce que j'y verrais.

Rien ne m'ouvrira votre cœur, car la volonté le cimente et je ne veux pas le toucher, fût-ce du bout du doigt. Si un choc subit le fendait, qui sait ce que j'y trouverais !

Dans le parc, un étang somnole au pied d'un cèdre épais. Il est bien moins obscur, en son opacité, que vos yeux embués de froideur et d'absence.

Au creux des douves ont grandi les arbres de Judée : le long des branches, les fleurs amarantes pressées commencent à s'ouvrir. Que croît-il donc au fond de votre cœur ? Dans le sillon que trace le soc luisant des jours, quelle semence va germer, pour couvrir les champs de votre âme ?

Sans doute, songez-vous à l'avenir.

Ce mot, pour moi, c'est une forteresse close, je m'arrête au portail blindé, sans curiosité. L'avenir ? Il n'a jamais existé. Je glisse dans le temps, ne sachant point la date, le dos à l'arête du mur, je dévide mon écheveau, tantôt de caressante soie, tantôt de fils de plomb qui abattent les mains. Et le soir vient.

Frapper à l'huis, entendre tirer les verrous et questionner le gardien du donjon !!! Pourquoi ? L'avenir, songez-y Vous, moi non. Je me couche au pied de la borne, je dormirai dehors s'il le faut, j'entendrai de plus près la chevêche, son cri s'éraïlle dans la nuit, j'aime ce cri.

L'avenir ?... Oui ! Après ?

Même au milieu des réalisations parfaites, le cœur choit dans le néant et Vous, que je voudrais heureux profondément, le serez-vous ? Le serez-vous plus que l'amie qui se délecte de son tourment et qui chemine ?

Qu'allez-vous affronter, Vous qui avez eu peur d'une cigale ?

Ah ! mon Ami, croyez-moi, la cigale est fille de roi. Quand elle crie sa faim c'est une faim de rêve, elle n'en souffre pas. Son bonheur : n'avoir rien prévu... et sa veille se

réjouit de ne jamais savoir ce que sera demain. L'ignorance est la clef des superbes chemins où s'émerveille sa confiance.

Naïve, dira-t-on ? Imprudente ! Ah combien ! Mais l'imprévu, c'est le trésor convoité de toute son âme, c'est le frisson qui ranime la vie engourdie et pesante dans la sécurité.

Son bonheur ! Se poser doucement sur l'épaule d'un inconnu, lui dire, s'il est beau, qu'elle aime sa beauté, lui dire que ses yeux ont de pures clartés et qu'elle admire sa jeunesse. Lui dire le matin, le soir, la nuit, la poésie, l'amour que le soleil a versé dans son cœur, lui dire sa gaîté, ses langueurs, sa folie, et sans jamais rien quémander, s'envoler.

Elle est sans biens, mais c'est elle qui donne et l'avenir est entier dans son chant, car rien ne restera de l'abeille maçonne, ni des terriers, ni des nids d'hommes prévoyants qui entassèrent des fortunes.

Mais la cigale sait que la pieuse nature gardera l'écho de son cœur.

Que l'avenir surnois ne vous soit point avare. Si vous avez atteint le but et que vous goûtiez le repos, un crépuscule d'août, peut-être que venant des buissons et des haies, vous la retrouverez la voix que n'ont point altérée le sifflement des balles et les bombes crevant.

Elle aura célébré ce qui ne passe point, ce qui ne vient pas de nos mains, mais de la longue éternité où s'enfonce notre destin.

Peut-être alors, dans une paix totale, vous sentirez un instant revivre le large battement car, en son friable étui de jais, la cigale avait vraiment un cœur aussi grand que le monde.

Samedi 20 Avril.

La corneille est là, sur le toit de l'église, en profil, comme une barque noire à la crête des lames grises. Tout le matin lui appartient et je l'envie, car elle le voit.

Ce qu'elle voit, c'est d'abord la pente des ardoises, rapide, satinée, à quoi semble toucher le cèdre aux rameaux velus. Car, pour elle, le toit descend droit jusqu'au parc où flânent dans le jour, en regrettant leur pays jaune, deux Tonkinois.

Après les ardoises et le cèdre, c'est la tourelle finement sculptée, tronquée par les ans et les remparts aux poivrières décoiffées, dont les créneaux montrent de larges dents.

Où se tenaient les gardes, poussent les ravenelles, les filandres de la cymbalaire font des mantilles délicates pour des épaules de granit, et le chemin de ronde est vert.

Le regard noir de la corneille tombe au fond de la douve où les arbres s'emmêlent et puis, c'est le très-vieux moulin, la porte avec ses deux bastions, les îlots, la rivière. Comme elle les aime, ses îles, la rivière ! Le souple mouvement de ses bras qui les enserrent autour d'elles ne cesse pas. Elle les prend et les retient, et, les caressant, leur murmure des choses délicieuses que le courant disperse et que lui emprunte le vent. Elle a damasquiné son argent d'un or qui bouge et la corneille est heureuse en la contemplant. Le soleil de neuf heures chauffe son dos lustré, son nid est à l'abri au creux des abat-son, le vent souffle du bon côté. Elle pense à la généreuse saison, à la provende retrouvée, à son petit

bonheur d'oiseau, fait de miettes dédaignées que son désir candide magnifie.

Elle ne sait pourquoi la rivière allongée baigne et charme son œil, elle se plaît à suivre l'eau, cela suffit.

Dans la prairie haute en couleur, les saules ont encore des airs de mutilés, membres rognés, jusqu'au très prochain jour qui doit leur rendre leur vitalité. Et puis, c'est le fin rideau roux des bouleaux et des trembles, des toits croisés sans ordre, des vignes, un coteau, la route en longue bande étroite, des files d'ormes, un brouillard bleu, là-bas on commence le rêve, dans ce qu'on nomme l'horizon.

Terme étendu et si profond qui cache des pays des villes et des âmes, des effervescences, des drames et tout ce que l'on ne sait pas.

Corneille, l'horizon ce n'est qu'un mot pour toi. Tes yeux aigus, très aptes à percer les lointains, n'y cherchent qu'une autre pâture, tu peux aller si vite où moi je ne vais point ! Mais le temps est passé où les oiseaux devinent et je ne t'envie plus, car c'est au fond du paysage où tu n'aperçois rien que je commence à voir.

La France fuit, je traverse les causses, les terrains désolés ou producteurs, les landes, les forêts de pins. Voici les Pyrénées, le cœur pierreux d'Espagne, l'Alhambra rouge et fier, les côtes échancrées, la mer. Voici les maisons blanches aux terrasses brûlées, les minarets, les figuiers paresseux, l'ombre aux profondeurs sous-marines, le bled assoiffé, le désert.

Corneille, que je vole vite, et tu es toujours sur le toit !

J'ai regagné le bleu où je dois vivre, pour oublier cet autre bleu souillé de boue et que le fer déchire, bleu horizon couvrant la volonté humaine dressée au devant de la mort. Mais, puis-je l'oublier, lui qui me hante !

Si tu savais, Corneille avide, comme tu t'en irais là-bas !

De grands vols noirs, en funèbres guirlandes, se tendent après les combats et le destin jette aux becs dévorants ce qui devait donner la lumière, la force et l'art au monde aujourd'hui furieux.

Ah ! vous pouvez fouiller les yeux et les cervelles, bêtes qui ne suivez que l'ancestral instinct, vous n'êtes point coupables, point cruelles, allez repaissez-vous dans des crânes humains.

Mangez des langues de poètes, des cœurs d'amants, déchiquetez les doigts sculpteurs et musiciens, les pieds artistes des danseurs et le front des penseurs et l'œil prenant du peintre et les poumons de l'orateur !

Allez ! mangez les bêtes ! C'était pour vous faire un festin que, durant des vingt ans, les mères ont veillé et craint, les pères ont gagné du pain, pour qu'il y eût un homme de plus sur la terre.

Ruez-vous bec et ongle, c'est la grande pâtée. Avec tout, les amours, les gloires, les fiertés, les purs talents et les génies, avec l'ardeur et la virilité, la guerre a fait un plat des dieux pour les corbeaux, les fauves, la vermine. Elle est riche, la guerre, et gâche sans compter.

La France de demain, qui devait élever le flambeau des idées hautaines, des nobles libertés, quand vous l'aurez

mangée, vous les bêtes innocentes, sur quelques branches rassemblées dans quelque trou silencieux, vous dormirez.

Des hommes à cheveux blancs, des femmes émaciées s'alanguissent dans l'insomnie, ils n'ont plus faim. La tête jeune, qui survit dans leur poitrine, ronge leurs jours, ils tomberont bientôt, chaque heure les incline.

Vous vivrez cent ans, les corbeaux !

Ma plume hier est retombée, mon Ami, et j'ai supplié l'horizon, fermé comme vos lèvres et bleu comme vos yeux, de me rendre le son des paroles aimées, tout ce que j'ai perdu dans cette mortelle fumée que crache le canon.

Je ne sais pas si c'est la mort trop proche qui vous a fait un cœur d'airain, ou l'insouciance de la vie absente de l'action. Ce qui n'est pas tout au bord du cratère est-il donc trop lointain ? Ce qui ne risque pas de tomber dans la flamme, vous devient-il donc étranger, comme d'un autre pays ignorant le danger ?

Mais, si le corps reste à l'arrière, l'âme est au front ! Et, comme Vous, très-tôt levée, sans répit j'ai couru les routes défoncées, j'ai suivi les convois où des camions sautaient, gravi des pentes sous la mitraille et les liquides enflammés, passé des nuits gelée dans des abris peu sûrs, tremblé de fièvre et regardé se lever des journées meurtrières aux mines courroucées.

J'ai porté des blessés trop lourds, j'ai entendu couler le sang, avec des noms de femmes, des lèvres bleues que le dernier baiser hantait ; j'ai ramassé des lettres maculées et des portraits d'enfants, des pipes, des briquets, des bagues écrasées et des lames faussées d'avoir buté aux os. Je sais

les cris et les têtes crevées et les membres jetés comme en un jeu effrayant de démons, et je sais le soleil couchant sur les hommes couchés, qui ne verront plus l'aube, plus jamais.

J'ai regardé toutes leurs mains, mains d'ouvriers durcies par le marteau, la lime, et mains de laboureurs cirées aux bras polis de la charrue ; mains courtes de joyeux lurons, qui s'amusaient à la manille et voyaient la victoire rire dans le pinard, mains longues de rêveurs, faites pour le pinceau et pour tourner les pages des consolants poèmes, mains volontaires aux gestes brefs qui commandent, mains fermes qui lançaient les masses à l'assaut, mains où courait l'esprit de la vengeance et qui sont retombées blanches, grises, raidies, sur la terre sacrée âprement défendue, avant l'heure où nos champs, libres enfin, refleuriront.

Allez, je le sais bien ce que c'est que la guerre ! j'en ai entendu s'écrouler des maisons et tomber des beffrois et craquer des églises, et j'en ai vu des cloches renversées, bouches béantes où des langues de bronze pendaient ! J'ai étouffé dans la fumée et cuit mes joues et mes yeux aux braisiers, et j'ai vu fuir des foules hagardes, dévêtues, et je n'ai pas mangé sur des chemins perdus, durant des jours où le temps sourd semblait avoir juré d'arrêter toute vie.

J'ai tout vu : les pluies du matin, les pieds à moitié morts qui refusaient la peine et les faces creusées comme par un couteau, couleur de bois, couleur de terre, couleur de haine. J'ai bondi aux alertes, assisté aux surprises, chanté les soirs qui faisaient du butin et ri avec les gars qui ont la vieille Gaule dans leurs veines de latins. Je sais bien comment sont les obus éclatants et les mottes qui volent et les amis qui tombent au milieu d'une phrase, au milieu d'un repas ; le pain trempé de sang et de vin, et l'holocauste immense de la

mer aux montagnes, et tout ce qui se dit, et ce qu'on entend pas.

Vous n'avez pas voulu que j'aïlle à la fournaise, je la connais. J'aurais tranquillement sifflé avec les balles, comme tant de gavroches qui ont su bien mourir et je pouvais offrir ma poitrine de femme aux baisers de l'acier, sans même tressaillir.

Que je vous aurais mieux aimé, si, par Vous, j'avais pu donner à la France un chant, qui fut le dernier.

Lundi 22 Avril.

L'ormeau d'en face est pétillant d'une allégresse emplumée, les charbonnières, les tarins et les verdiers font curée de gousses nouvelles aux pulpes succulentes. Ils sont heureux, ils chantent.

En regardant, en écoutant ces oiseaux ravivés par une tiède matinée, je me souviens... Un jour Vous m'avez dit que, si je dois exprimer la souffrance, sous l'effet de la joie, mon cœur serait muet.

Je vous entends : « Alors dans le bonheur vous ne feriez plus rien. »

Le bonheur ? N'est-il pas pareil à ces maisons que l'on ne peut pas terminer ? Il y a quatre murs, quelques fenêtres indiquées, mais l'argent fit défaut pour acheter le toit. Dans le jardin que l'on voulait élégamment dessiné, c'est la ciguë et les orties cuisantes, l'hostilité et le poison. Et le bâtiment reste en ruines, avant d'être édifié dans l'enclos de l'illusion.

Vous connaissez ces maisons-là ?

Le bonheur, mon Ami, ce n'est pas d'être heureux. Ma tête noire, comme celle de la fauvette qui joue si près de moi, est coiffée d'ombre aux plis enveloppants.

Si vous aimez les échos douloureux, écoutez. La mélodie s'en va où elle veut, sœur de ces chants d'Asie étouffés sous les voiles, qui me faisaient trembler.

Trop libre et recluse à la fois, souvent je sens retomber en ma gorge les paroles foulées, les phrases écrasées, vendanges d'âme au vin amer que je boirai.

Jamais je n'en aurai assez, car être heureux, mon Ami, c'est prendre à deux mains le calice et se sentir le fier pouvoir de l'emporter, parce que des doigts chers l'ont ciselé, afin qu'il recueillît les essences précieuses.

Être heureux, c'est avoir pour soi seule, dans une nuit trop belle, la Montagne des Oliviers, bénir la trahison, épuiser goutte à goutte le breuvage mortel où fermentent la vie et la force d'aimer plus haut que les vallées où stagnent les douleurs.

Être heureux, c'est renoncer à qui vous fuit, c'est invoquer le rêve aux chaleurs plus douces que tous les abandons de la chair assouvie, c'est préférer au sourire stérile l'ample fécondité des pleurs.

Être heureux, c'est avoir les bras et les yeux vides d'offensantes réalités, pour les mieux enivrer de formes chimériques et d'étreintes illimitées.

Être heureux, c'est pouvoir voyager dans les astres et regarder si loin qu'avec l'horizon pur grandisse l'énergie ; que les jours familiers deviennent trop petits, trop petites leurs joies, trop petites leurs peines, et les êtres et le mal pour piquer le talon.

Vous avez déchiré ma robe et ma tunique, soudé à mes chevilles des anneaux ; pour avoir assisté à tant de jeux cruels, Vous jouerez très longtemps, ignorant la pitié qui encombre et qui diminue.

N'ayez pas de pitié ! Être heureux, mon Ami, c'est pouvoir se passer de tous les gestes tendres et secouer les mains et se laisser broyer, sans plus sentir le roc qui crève la poitrine, parce que réagit en soi le don qui fait pardonner et comprendre, et, sans haine, se détourner ; le don qui fait, à chaque fin, ressusciter.

Être heureux, c'est avoir, comme la chrysalide, laissé sa coque morte en quelque champ désert, et pouvoir s'élancer au-devant d'un courage plus sûr et d'une âme plus forte.

Et si tout notre amour reste au fond de l'ornière, fatigué par le vent, aveuglé de sable blessant, pour relever le front et baigner les paupières, faut-il redescendre un instant, et, dans l'erreur de la compassion, laisser un peu de soi à ceux qu'ont retenus les voies prostituées ?

Vous avez dit qu'il ne faut pas ! Il ne faut pas pour ceux dont la voix seule appelle, mais dont le cœur ne sonne pas.

Et, cependant, mon Ami, être heureux c'est aimer quand même ceux-là qui ne nous donnent rien que le désespoir rédempteur et des ailes.

Mardi 23 Avril.

Dans l'obscurité je sens ma tête sur ma main, elle est pesante et chaude, cette boîte d'os tapissée à demi d'une soie qui s'allonge en puisant dans notre vie, boîte ouverte à tous les dangers, refermée durant le sommeil. Tête, mystère sur ma main.

Ce qu'elle est ? Nul n'en sait rien ! Elle est moi, elle est Vous et tant d'autres, à qui je pense dans la journée. D'un jet irrésistible, elle lance des ondes où il lui plaît et ne connaît pas la distance. Me voici au pôle, j'ai exploré, je connais, et maintenant c'est le tropique.

Elle dispose des ténèbres comme de l'éblouissement, ses antennes s'en vont fouiller dans les jardins de la pensée et reviennent chargées d'un pollen régénérateur, qui donnera le miel transparent des poèmes. Elle plonge et bondit : Je suffoque aux abîmes d'eau, je flotte au plus pur de l'éther, elle est la fée qui me conduit par tous les cieux, par toutes les terres, mais elle ne peut pas ouvrir la porte des yeux, la porte incrustée d'escarboucles, qui repousse le visiteur.

Sans murmurer, elle me sert, elle est ma très précieuse esclave, mais, devant une tête aux serrures scintillantes, elle s'arrête interdite et courbée, là où personne cependant ne donne un ordre.

Je peux franchir les murs et les montagnes, me précipiter au cratère, parcourir le royaume des laves en furie et les donjons aériens que l'aigle lassé n'atteint pas, je peux me faire un lit frais des nuages, entrer dans le soleil, mais dans une autre tête je n'entre pas.

J'évoque vainement les deux gemmes de vos yeux, les plaques lumineuses aux reflets incertains qui voilent vos pensées... Vous êtes mon Ami, ceci je ne le sais que par le son banal d'une parole et la parole c'est le feu follet, qui danse une seconde et meurt. La vérité, elle, est gravée de l'autre côté de ces gemmes, si dures par moment qu'il me semble que le sang complice de leurs secrets, ne leur envoie qu'un flux glacé et cette inscription cachée, rien ne la livre que la fièvre et le délire.

Pourquoi jeter son cœur ainsi contre les pierres, et le briser sans le tuer pour le multiplier ?

Pourquoi sentir, dans la boîte fragile, tout le bouillonnement qui préparait les mondes, l'étreinte des enfantements et le désir vorace aux profondeurs d'espace, et la peine aussi lourde que les océans ?

Pourquoi, sous la pression de cet autre mystère qui subjugué et qui noue, sentir les fiers pouvoirs qui cherchaient à s'étendre, repliés tout à coup ainsi qu'un éventail où les dieux auraient peint l'éternité vibrante, dans toute sa splendeur ?

Et quand l'âme est ainsi domptée, emprisonnée, pourquoi tendre la tête unique en sa richesse, la boîte ciselée par le grand Inconnu, et, la posant sur deux mains d'homme, dire : Prenez !

Au-dessus de la magnificence du chef-d'œuvre animé, pourquoi mettre la loi qui agenouille et force à s'incliner ?

C'est alors qu'elle tombe la tête conquérante aux deux escarboucles voilées et que tous les trésors s'épanchent sur l'épaule du maître, qui se fait un droit de tout prendre et demain d'oublier.

L'oubli est pour lui seul ; il est le grand partage de la virilité aveugle et volontaire et qui s'appuie sur lui, pour aller son chemin, libre et légère.

Mais, quand la tête aux doux cheveux a prodigué ses biens, elle pèse plus lourd et, sur la route épuisante des jours, ce qui la penche, c'est le seul don que lui fit l'homme : Le souvenir.

Mercredi 24 Avril.

Ce soir, près de moi, sur le pont, vient s'accouder Edgar Poe. Les mensonges du clair de lune ne nous lasseront jamais.

Le château prête à l'eau sa noble silhouette, il y a sûrement des paroles dans la brume et des âmes dans les îlots.

L'ombre inquiète, hallucinée, me dit :

Là-bas, c'est une fête. Voyez ces étoiles aux fenêtres et tout ce feu, dans la maison au milieu des roseaux. Les pieds, chaussés de satin blanc, sont étroits sous les volants des robes et les visages, aussi pâles que le satin.

Il n'y a pas de rires, mais de longs silences où les hommes ont pris les mains fantômes et dansé sans bruit.

Vous savez, le bruit... ? Non, plus jamais ! Mais cette nuit divine, et rien qu'un violon aux cordes féminines, qui joue seul dans le salon. Des cordes pures et sensibles, celles qui vivaient dans la gorge fraîche de Florence Harley.

Toute l'âme de la musique pareille à son âme vibrante... Elle dort là, elle est partie comme le son, qui ne peut rester dans le cœur du violon. Vous savez, l'instrument se brise sans qu'on l'ait touché. Il était dans la boîte de velours, on le croyait immobile, mais le violon sait tout, et, quand il a trop à dire, il expire.

Les mains qui le prennent, souvent, ne sentent pas que ce bois mince et brun c'est un torse et un corselet, qui ser-

rent mille souffrances inconnues. Elles sont sorties ce soir et font la révérence et puis sanglotent.

Dites que vous aimez le sanglot autant que moi. Mais il faut bien comprendre et distinguer, il y a tant de sanglots divers. Il y en a dans les ruelles où l'on se tue, quand s'est éteinte la lanterne, et contre les murs sourds des bouges et dans les vieux logis que l'on n'habite plus. Je les ai entendus ceux-là quand je passais les minuits assise sur les pierres tombées dans les orties. C'est assez doux, vous savez, d'être là comme en dehors de sa vie et d'écouter la mort, peut-être, on ne sait pas.

Mais le violon, comme il sait !

Là-bas, l'amour s'est endormi du très bon sommeil, hors des rêves. L'enviez-vous ?

Les deux amants sont étendus, côte à côte, dans cette chambre à droite où l'on voit le rideau qui bouge faiblement.

Ils ont écrit : Ne pleurez pas, mais allumez les lustres et dansez lentement et puis vous jetterez le violon dans la rivière.

On danse, j'attends que l'eau marie son chant à l'autre chant.

Vous entendez ?

... Je n'entends rien que le remous contre les pierres.

Il a fallu laisser le beau paysage de nacre et le ciel consolant. Rentrer, c'est comme un dépérissement. Tout était large et tout se restreint maintenant, et votre Amie étouffe et cherche à respirer plus longuement.

La bougie brûle et les murs ont de vagues oscillations. Je ne suis pas seule, mais ceux qui sont revenus, je ne trouve rien à leur dire. Comment pourrais-je faire pour trouver les mots ! On trouve des diamants, de l'or, du charbon, du fer, quand on peine. Mais, pour dire des choses trop lointaines, des mots, on en trouve pas. Faut-il donc les laisser, comme des guenilles tombées le long des murs et que le chemineau ne relèvera pas, lambeaux que les ondées déteignent et dont on ne saura plus bientôt quelle était la matière, la forme, la couleur ?

Des mots, il n'y en a pas, des gestes, si peu. Quoi, en somme ?

Le grand désert de l'indigence et de la soif et de la peur, pour ceux qui s'avancent jusqu'au bord dangereux de l'inconnu. Cette frontière-là, c'est plus loin que l'amour et que la haine, que le mal et que la vertu, c'est plus loin que les dogmes et la philosophie et l'incroyance et le savoir, ce petit savoir d'homme.

Ah ! remuez des noms comme on remue les grains, rassemblez des idées comme on fait des javelles, élaborer des plans et rédigez des lois, oui des mots, encore des mots, on en trouve pour tout cela.

Mais, il y a quelqu'un, quelque chose au-delà que jamais ne pourront nommer les gens sur terre, il s'est passé des faits que nous ne saurons pas et pour dire même : Une âme, une âme qui est là, tout près, des mots vrais, nous n'en avons pas. Ah ! misère, misère !

Oh ! lune, comme il te faut mentir pour me consoler de cela !

Mercredi 24 Avril.

Je viens d'apercevoir la première hirondelle.

Un oiseau passant ce n'est rien et c'est un élément. Elle était à la fois dans le ciel, au clocher, sous la voûte, elle a fui.

C'est l'éclair noir qui nous vient d'Orient. Elle a senti là-bas que le Printemps commence ici, elle a délaissé la mosquée, le toit plat de ma maison rose, le souk obscur et remuant ; sur les fils qui traversent les sycomores, elle a longuement gazouillé. C'était l'adieu et puis le grand vol sur la mer. Son aile aiguë ne ressemble à aucune autre, c'est la plus fine de ces lames qui coupent l'air et son caprice est tout pareil aux jeux de mon esprit : M'en retourner d'où elle vient et, presque en même temps, être ici, regretter le palmier en retrouvant le chêne, m'abriter un instant près d'une haie de France, m'envoler jusqu'au bananier. Écouter frissonner les moires d'un ruisseau, mais revoir aussitôt le fleuve aux bords de sable, dont l'eau trouble charrie tous les secrets d'un vieux pays.

Hirondelle, n'arrêtons pas ! Allons du présent au passé, de l'ivresse à la peine, de la lassitude à l'espoir ; allons de l'ombre à la lumière et de l'abandon à l'amour.

Le vol de l'aile, le vol de la pensée, c'est la fuyante fantaisie rayant les jours, comme le tisseur agile raye les soies des flottantes écharpes livrées à l'air.

Nous avons froid. Le nid est là, contre la pierre, il faut y vivre et peut-être y mourir. Tu vas remplir le tien de pépiante joie, d'enfants criards et vagabonds, le mien ne voit

naître que des poèmes aux sonores cadences, aux phrases filantes, et c'est noir sur blanc comme toi.

Que je voudrais, près des nuées, me rafraîchir le front, aspirer des rosées, poursuivre des riens chatoyants, avoir ton cœur solide et la splendide audace qui t'entraîne loin de mes yeux !

Mais, l'enveloppe est lourde et la chair malheureuse, le corps humain, vois-tu, c'est un triste fardeau et, quand il a fini de souffrir sur la terre, il ne peut pas sécher sous la plume éphémère, il lui faut encore un tombeau.

Il y a des instants, mon Ami, où, quand je pense à vos fatigues, je sens des terrains crouler sur mes bras, comme on voyait chez nous tomber dans les carrières des amas jaunes avec un grand fracas. C'est un poids d'argile compacte, sans fissure, un glissement de pays dans un cataclysme. Et je suis oppressée, parce que vous vivez sous cette pesanteur. Je ne vous dis pas souvent combien je souffre, combien je voudrais votre liberté, la vie qui reprend, le geôle qui s'ouvre et l'heure où l'on retrouve enfin sa propre volonté, pour la laisser se délasser dans un loisir.

Un loisir ! j'écris ce mot comme je tracerais un beau jardin aux allées courbes, tout ce dans quoi l'on peut se promener sans contrainte et sans guide, le loisir de n'être plus un homme embrigadé, un numéro entre des centaines de mille, mais un être joyeux, tranquille, libéré, qui peut choisir son chemin et son heure.

La voie rude où buterait le rêve, c'est le devoir.

Je sais comme il est beau dans son renoncement. Mais vous fera-t-il donc des âmes de porphyre où la tendresse glissera, comme on glisse aux parois trop droites des montagnes, pour la chute suprême d'où l'on ne revient pas ?

Jeudi 25 Avril.

Il me semble souvent, mon Ami, que je vous ai pris à bord d'un bateau bleu, pareil à celui que j'ai peint et qui attend toujours la princesse, dans un port illusoire aux môles de saphir... Nous glissons aux méandres de mes pensées, de mes sensations. Le fleuve a sa source en mon cœur, il coule, obéissant à l'attrait du soleil, il descend des pays invisibles, il attend les golfes rêvés, les plages où s'allonge ma liberté.

J'ai vécu trop longtemps sur la terre trop ferme, aux champs hostiles des réalités ; dans ce hérissément, j'ai vu s'effiloche mes plus fins vêtements, il y a là des doigts, des dents, ce qui s'agrippe, tire, arrache. Faut-il donc se laisser dénuder et ruiner dans la laideur et l'inconscience ?

Si c'est la route qui use mes sandales, je ne lui en veux point, car elle m'a donné le ciel, la brise, le paysage et le silence où s'achève le jour et le profond trésor de la nuit.

Si c'est la pluie ou le soleil qui font tomber la laine de mes épaules, je ne leur en veux point, ils ont semé les moissons divines qui lèvent dans mes yeux.

Si ce sont les ronces des haies qui griffent ma chair au passage, je ne leur en veux point, car j'ai trouvé les meilleurs fruits, les fruits sauvages qu'aucune poussière n'a défraîchis.

Si c'est le vent qui durcit mon visage, je ne lui en veux point, il m'a trop apporté en venant de si loin et c'est la force qu'il dispense.

Mais, je hais le pavé des villes, frottés de tous les vices, de toutes les hideurs, et les pattes crochues d'envie qui lacèrent les enthousiasmes où j'ai drapé mon corps souffrant, l'ignorance qui douche, l'haleine empoisonnée qui fane et toute cette vie qui meurt.

C'est pourquoi j'ai voulu voguer au fil du rêve, vous prendre dans mon bateau bleu, et le Vous qui est là, c'est celui qui laissa sur la grève tout ce que je veux ignorer.

Il n'y a plus de passé ; finie l'amère souvenance ! Ma peine est morte, l'instant rapide est brillant comme un regard d'étoile, doux comme le baiser de Mai.

Fallait-il pas venir près de l'onde courante, l'onde qui sait bien emporter ?

Mais vos yeux s'inquiètent, sommes-nous donc si loin ?...

C'est que vous tenez à la vie, à ce que l'on appelle ainsi. Je vous ramène près du bord.

Allez, laissez-moi me noyer.

Jeudi 25 Avril.

Je suis venue rejoindre, en cette solitude, une amitié. Cette amitié me plaît comme les fleurs qui s'attachent au mur, qui croissent près des haies, sont simples et d'un adorable parfum.

Je suis venue remettre entre deux mains fidèles mon cœur inquiet, en sachant bien que je ne dois attendre d'elles que la caresse fraternelle et le geste apaiseur. Sans doute ne connaîtrez-vous jamais cette femme. C'est un rameau de vigne. Elle est fluette et brune, et son visage ferme est dessiné comme ceux de Vinci, qui sourient et s'effilent.

Ses yeux noirs enferment des songes, des poèmes de pureté, elle comprend, elle se tait et elle accompagne ma peine comme on marche auprès des blessés. Mais, souvent, sa jeunesse, entre ses lèvres, glisse un rayon de gaîté.

Son nom ? C'est Lou, une syllabe qui tombe en goutte, comme le cri des cailles dans les blés, comme les pleurs du toit après l'ondée, comme ces bruits rapides que l'on entend au bord de l'eau, dans les forêts.

Lou, c'est un nom fluide à glisser sous les feuilles, à mettre entre ces pages qui vont à Vous, car je vis beaucoup auprès d'elle. C'est la présence familière, la grâce, la bonté et cette intelligence recueillie qui regarde en dedans, penchée sur des secrets.

Ce qu'elle m'a tendu, comme on donne une gerbe, c'est son pays et le Printemps. Elle savait ce que les pierres inspirent à mon âme éprise de tous les passés, elle savait qu'ici

les tours et les poternes, les escaliers tournants et les frontons sculptés, les belvédères où la vue coule et se fond dans le grand paysage composeraient une Cocagne où je pourrais en oubliant m'émerveiller.

Puis-je oublier ? Il faudrait le vouloir, je ne veux pas.

Je vais parfois retrouver Lou, qui fait la classe aux tout petits et je m'amuse à voir, dans cinquante prunelles, la vie qui bouge comme poisson sous l'eau. Les faces ébauchées ont un charme bizarre, un attrait d'inconnu.

On ne sait pas à quoi les enfants pensent... et les hommes... le sait-on plus ?

Les têtes rondes et pointues travaillent et secouent les questions comme les billes dans un sac. Il faut aider, chercher, et trouver le fou rire devant les mots que seul peut dire l'innocent...

Et j'ai pensé souvent que l'on devrait aimer avec des mots pareils, montés tout droit d'un cœur pas trop savant. Ah ! que de fois je me sentais petite en vous écrivant : Ami cher... Mais vous étiez trop loin pour me tendre les bras et puis, c'est si peu Vous, ce geste-là !

La nuque de Lou est blanche, inclinée, c'est la patience et le devoir et la douceur. La classe est sage et le jour à travers les grandes vitres nues, regarde pousser les espoirs entre les trois allées de ce parterre d'avenir.

Lou se lève, elle chante et j'écoute une ritournelle sans art, le battement des pieds et le silence qui vient à son moment, comme partout, comme toujours.

Sous les arbres, il y a un banc au soleil de quatre heures, lorsque le soleil donne, et, sous le long sarreau de toile bise, un cœur très doux et lumineux qui toujours aime, chauffe et console.

Vendredi 26 Avril.

Je suis ramassée, roulée sur moi-même, comme un être qui aurait le pouvoir de s'enfoncer la tête dans le cœur et de dévorer sa propre substance.

Vous possédez, Vous, l'art de cultiver ma souffrance et d'appuyer sur ma nuque une main volontaire, trop raffinée pour me tuer. Appuyez. Je vous ai dit comment il est fait mon bonheur, et ma bouche pressée, n'entendez-vous pas qu'elle chante ? Puisqu'il faut être seule, c'est de moi-même que je renais. Il y a une effroyable force dans un corps de femme, il résiste comme le roc au milieu des flots. Battue, rebattue et noyée je vis ; la bourrasque se calme, et, pour une embellie, pour une mouette posée, un rêve blanc flatté par le soleil, le lourd nuage noir s'oublie.

La fièvre est revenue et la soif et le mal et tout ce qui devrait me faire haïr la vie. Je ne la hais plus, c'était bon à vingt ans. Je la regarde et j'attends. Je la regarde en face et lui dis à voix basse tout ce que je pense de sa félonie, de sa beauté, de ses laideurs, de ses vertiges, de ses élans ; ce que je pense de ses vices et de la vertu admirable qui la rend si sainte parfois.

Je lui dis tous les mots qui font bouillir sa fange, ceux qui caressent sa candeur, je la prends nue et j'exaspère sa volupté et puis je la fais prier comme une nonne aux grands plis de statue.

Je lui donné à boire, à manger, et je la sèvre. Je l'entends rire et s'en donner à cœur joie de quelque folie, mais je la rejette aussitôt aplatie sur la terre et râlant d'être

frappée, et furieuse, et révoltée. Elle bondit, se venge, mord, je la déchire et nous allons sans nous quitter, menant comme des lévriers tous nos désirs, nos espoirs et nos souvenirs et les démons qui ne lâchent jamais la bête humaine.

À vingt ans, je voulais mourir, ne la connaissant pas. Nous nous sommes liées. Maintenant elle est moi. Appuyez ! jamais assez profond ma tête ne s'enfoncera.

Vous savez bien que l'heure sonnera avant que ne s'évalue exactement ce qu'il y avait là-dedans. C'est grand, c'est si grand !

On n'est pas lâche quand on se bat, c'est dur et c'est bien. On dit : c'est héroïque. Mais, descendre au fond de cela, avancer vers l'ennemi qu'on ne voit pas, recevoir sans broncher l'invisible mitraille, n'avoir pas une main qui étanche le sang, avancer en tenant son cerveau, ses entrailles, avancer en se recousant, c'est une guerre aussi, une guerre de taupe et c'est là, sous ma poitrine, et cela gonfle un peu, un peu seulement.

Et ce sera demain encore...

Et puis, vois-tu, la Vie, nous nous embrasserons. Sur le terrain, là-bas, on se réconcilie ; je t'aurais tant aimée, ô ma douceur-poison, que tu arrangeras mes cheveux sans rancune et, baissant mes paupières, peut-être tu diras, à l'heure du sommeil, ta meilleure chanson.

Car, tu sais, je ne veux pas que l'on se quitte dans une close et banale chambre de ville où il fait étouffant. On s'en ira bien loin où l'on ne voit plus d'hommes, plus d'indifférents, plus d'amis, plus rien que la nature et le soleil ou bien la nuit qui sonnent sans bruit la seconde, la seconde la plus douce ma vie.

Alors tu chanteras et tu diras au vent de me faire un linceul bien sec, bien fin, de la pâle poussière, en quoi roule tout le passé de notre vieille terre.

Il y aura, qui sait, l'esprit des parthénons, et l'aile émietlée des victoires, et l'âme des tombeaux, et le songe secret des sphinx, qui, pour jamais, me garderont.

Samedi 27 Avril.

Hier, l'orage avorté a fait danser de l'électricité dans ma tête, un éclair a traversé l'ormeau plus doré, le clocher, avec son mauvais reflet, était menaçant comme une arme.

Une série de personnages s'est emparée de la chambre et j'ai dû les dessiner, comme je fais souvent.

Ils sont là et me regardent :

Hovèbre, la préoccupée, Manangule, la dormeuse, Soblange, le fasciné, Blanore, la suppliante, Matruge, la dévorée, Lustifi, le chanteur.

Voici le Vent, qui s'échevèle, Angolanne, la servante, Minocle, le narquois, Clabère, celui qui aime mieux mourir. Et, comme ensuite le calme revenait, sont apparus : Béloune, l'amateur d'oiseaux, Poulouque, l'inoffensive, Salabra, l'artiste, Mananghi, le devin, Lestourmé, le contradicteur, Robulige, la dangereuse et l'Amour, aveugle et si triste, à côté de la malchanceuse.

Ceux de l'orage, ce sont les inquiets, les souffrants. Une vipère pique le sein de Matruge ; la dormeuse est vieille, deux larmes sont arrêtées sur sa joue, le sommeil, un moment, écarte la douleur qui reviendra et Soblange incarne l'épouvante.

Chacun d'eux possède la vie.

Pourquoi sont-ils venus, après tant d'autres ?

Depuis le début de la guerre, j'en ai vu plus de deux cents.

C'était dans les Pyrénées, le quatre Août mille neuf cent quatorze, un chaud après-midi. Assise sur un balcon qui me rappelait l'Orient, avec ses grands stores orangés, je regardais la vallée paisible que le soleil emplissait jusqu'au bord. Le son de l'harmonium montait de la maison voisine, où le curé chantait, des chats dormaient dans le jardin et la verdure grimpante d'un bignonia me tendait ses cornets, rouges comme des flûtes de Bohême.

Le tocsin a déchiré d'un seul coup le décor, du haut en bas la toile s'est fendue et j'ai vu, j'ai entendu. Les cloches se sont mises à battre, cœurs angoissés des villages qui, déjà, donnaient leur chair. Le soleil reculait ce soir-là dans le deuil et l'horreur, mais la nuit fut belle, limpide et parée, pour bénir ceux qui s'en allaient.

C'est alors que j'ai senti des hordes envahir mon âme ; des noms, des noms, des noms par centaines, serrés comme des peuples venus on ne sait d'où. Submergée par ce flot, j'ai écrit, en colonnes et les régiments s'avançaient. Et puis j'ai peint, un monde est né qui porte les noms entendus.

Ce qu'est ce monde, je n'en sais rien.

Souvent je dis : je n'en sais rien ! L'ignorance domine la vie, je la sens trop sur mes épaules et je répète en chemin cet aveu de ma faiblesse. J'ai appelé cette bizarre compagnie « Ma Ville ». Je créerai autour d'elle un horizon et des remparts. Les yeux sont très humains, méchants, hagards, désespérés, sereins, malicieux parfois et parfois hermétiques, les traits tordus, douloureux ou narquois, mais parfois éclairés d'un rayon d'au-delà.

D'où viennent donc tous ces gens-là ?

Ils évoluent autour d'une Princesse qu'on ne verra jamais, c'est celle qui ne viendra pas.

Elle est hautaine, désenchantée, solitaire, invisible et cette Princesse, je crois bien que c'est moi, un moi du temps jadis, du temps où les bêtes ne parlaient pas dans mon palais vide et superbe.

Comme elles ont parlé depuis ! Je ne veux plus entendre et je resterai toujours plus près des muets habitants de Ma-Ville-Mirage, ceinte de visions et de hantises, où s'accordent dans les soirs les violes de ma tristesse.

N'y viendrez-vous jamais. Ami plus lointain qu'Antirous, qui garde les clefs des portes, plus lointain qu'Hiba, l'Inconnu aux yeux glissants entre deux paupières très minces, Hiba, parent de la Joconde, qui sourit et défie et se tait, et tient sa pensée serrée comme entre les bords entr'ouverts d'un coffret.

27 Avril.

Un mariage a défilé sous la voûte. Une robe blanche, un uniforme, une volée..... et le pont, plus vide qu'avant. Je n'ai pas pensé, j'ai laissé aller des larmes et des larmes sans m'interroger.

Il y a, dans mon passé, d'autres journées où le cortège s'est formé, s'est dispersé, et j'en reviens, têtue, à mon idée : Non, non, ce n'est pas l'amour, cela.

C'est le devoir et c'est la règle, tout ce que l'on souhaite bien, noble et droit ; c'est la forme la plus tangible de l'illusion si grande et qui décroît, et c'est la forme la plus durable de la désillusion : l'habitude.

Aimer, ce n'est pas river plus fortement la chaîne et la vouloir là pour toujours, ce n'est pas appeler un témoin, un ministre, leur demander de consacrer cela que le cœur seul et l'abandon consacrent.

Trop étayer, c'est craindre la brisure, elle est fatale et elle vient. On la voit, on l'ignore, elle est là. L'édifice tient, mais à l'intérieur, quelle ruine !

Aimer, ce n'est pas s'engager, c'est s'enfuir avant que la première pierre tombe, pour garder la douceur et le grand rêve intact, dût-on voir leur blancheur sur un pavois sanglant.

Et c'est porter le joug en l'attachant soi-même, seul et libre de le vouloir pour un seul jour ou pour longtemps.

28 Avril.

Avez-vous jamais entendu, dans les montagnes, l'appel des pâtres au-dessus des vallées ? Au soleil levant, les hommes se saluent et leur voix grandit comme une voix de Titan ; elle survole l'abîme, vient se poser au sommet de l'autre versant et le cri fraternel retourne et remercie.

Longtemps, j'ai senti le frisson des roches atteintes par la parole et la montagne étonnée soupire lorsque tout se tait.

Ainsi, certain soir, vous m'avez appelée. Le cri profond a remué l'ombre dans les vallées, il a rejailli jusqu'au faîte où l'amour l'attendait, et, par-dessus l'absence, l'amour a répondu.

De longs mois ont passé et l'écho vit toujours, il reprend les vibrations chaudes et ténues qui flottent égarées, ne voulant pas mourir.

Il en refait une clameur plus forte, j'ai beau m'éloigner, je l'entends. Ce n'est pas l'appel du matin, ni du couchant, mais, à travers les heures, l'émotion persistante de l'inconnu,

Vous l'avez oubliée, je pense. À cette voix lancée dans le lointain vous êtes étranger, mais je l'ai accueillie, elle a supplanté la mienne et vous parlez en moi, sans que je reconnaisse votre voix.

J'avais cru renvoyer tout mon cœur et mon âme et mes pensées, quand le premier cri s'éleva ; j'avais senti pleurer les pierres et se fondre les neiges et glisser des torrents de joie.

Passionnément j'ai écouté.

J'écoute encore. Ce n'est plus Vous, c'est la vie qui répète les deux mots voyageurs et l'horizon s'émeut toujours, et le soleil peut se lever pour les entendre et décroître, charmé par le salut ardent.

Si vous m'aviez rejointe aux cimes de mes rêves, les deux voix seraient mortes sous le baiser et la montagne se tairait.

Je ne vois plus à l'autre versant, la pente est plus longue, la vallée plus creuse et l'aube ne sait plus mon nom.

Vous l'avez oublié. Le vôtre, peu m'importe, ne soyez qu'un soupir, qu'un fantôme, qu'une âme, et si mon cœur vous appelle, c'est l'éternité qui répond.

28 Avril.

SUR LE THOUET

La barque au milieu de l'eau, les piqûres de la pluie, les gifles de la grêle et des millions d'ailerons d'argent, de diamant, qui sautent, battent, étincellent.

La rivière bouclée, couleur de bronze clair, devenue noire sous la tristesse qui passe, est toute secouée : vision d'un îlot trempé comme une éponge, vol d'un cincle, marges d'iris bleu pâle et d'ajoncs en fuseaux, branches terreuses d'un arbre mort et qui demeure au milieu du courant, et nous glissons sur cette profondeur, indécise comme les songes. Elle recèle les combats, l'affût, les poursuites voraces, les regards froids des disques de porcelaine, des ondoiements de métal assoupli et la vie étroite, serrée dans des gaines de vif argent ; toute la tribu silencieuse file et se meut dans les fonds.

À travers la mousseline rousse que tendent les bouleaux, comme un voile porté sur de longs bras de marbre, à travers la vapeur vivante qui s'étale au Printemps, la vieille ville est peinte sur son coteau, avec sa flèche ardoisée, son château, et, quoique mouillé, le tableau rappelle la Provence.

Le bateau, d'un bleu vert, semble taillé dans une turquoise malade, les rames jaunes ont un mouvement d'antennes et l'on dirait un gros insecte imprudent qui se four-

voie dans le grand fouillis des roseaux, des nénuphars traînants, des saules taciturnes.

... Des gouttes, des gouttes, des pleurs, un roucoulis dolent, un spasme rageur, des gouttes, des pleurs, sur le pays, sur la rivière, sur le bateau et sur ma peine, plus tenace aujourd'hui qu'hier. L'ondée l'alourdit et la plaque, manteau trempé, à mes épaules fatiguées, à mes bras qui s'en vont ballants, et ma volonté submergée s'enfonce dans l'amertume de ce flot qui délaye ma douleur.

Tout se mêle en sanglots.

La ville tassée sous la grêle est résignée, et résignées les fermes isolées, et les bestiaux raidis, et le vieux pont romain brisé, qui sait que l'on ne passera plus jamais. Et moi, est-ce que je me résigne ? Il le faudra. Tout se rompra comme les arches séculaires, il faudra faire un autre pont et ce sera là le chemin.

Tous les autrefois, logés dans la robuste forteresse, se souviennent en regardant la campagne qu'ils connaissent bien. Au temps jadis il pleuvait, il grêlait aux heures méchantes, c'est toujours pareil. Le ciel pleurait dans la rivière et la rivière dans les champs, tous les hivers ; des yeux pleuraient dans les maisons, dans la chapelle, au cimetière, et c'est ainsi la pluie, la pluie des nuées sur la plaine et la pluie des yeux sur la peine, dans le cœur.

Je vais regagner la chambre mélancolique où flotte la mémoire infortunée d'Emma Rouault, j'allumerai le feu, la flamme noircira les hanches de mes cruches de terre, je retrouverai ce feu-là, mais la chaleur profonde et la lumière qui s'enfuient, je sais que ce soir je ne les retrouverai pas.

Je n'ai plus froid, pourtant, et le couchant traverse les girandoles de l'ormeau.

La lassitude me fait rêver, tout éveillée, que je Vous attends et que ce pas, sur la place vide et battue, c'est votre pas. Une sonnette tinte quand on ouvre la porte, dans l'escalier sombre une femme dit : C'est là...

Vous entrez, mais je ne sais plus si je dois tendre mes deux mains et me taire, pour écouter ce qui serait chaste et grave comme un cantique, votre voix enfin caressante, la chère illusion retrouvée et, sous votre regard, mes yeux fermés.

29 Avril 1918.

Mon Ami, cette lettre est la dernière que je vous écris.

Il fait jour ce matin et cependant c'est la nuit.

J'ai si froid qu'il me semble que Décembre est là. C'était sans doute hier, sur l'eau, que j'ai contracté cette fièvre. J'ai mal, très mal, je ne souhaite qu'un grand sommeil et le silence.

Je voudrais vous dire plus, je ne peux pas. Dans ma tête c'est une brume lourde qui descend.

À mon chevet il n'y a personne, mais dans mon cœur il y a Vous.

MARGUERITE.

Montreuil-Bellay.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en mars 2024.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Burnat-Provins, Marguerite, *Vous*, Paris, Edward Sansot, 1920. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page reproduit un *Autoportrait*, huile sur toile, s.d. et non signé, de Marguerite Burnat-Provins (Collection privée). Les images dans le texte, également de Marguerite Burnat-Provins sont : *Les êtres de l'abîme – Oram Caris Bluterba Sobra*, mine de plomb et aquarelle sur carton, 1921, (Collection de l'Art Brut, Lausanne), *Hanugre et le chat*, mine de plomb et aquarelle sur carton, 1919 (Collection de l'Art Brut, Lausanne).

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Biblio-

thèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.